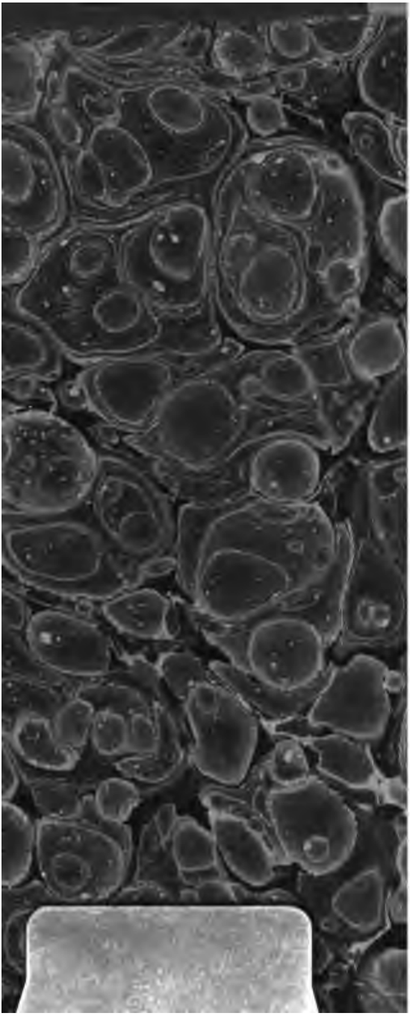
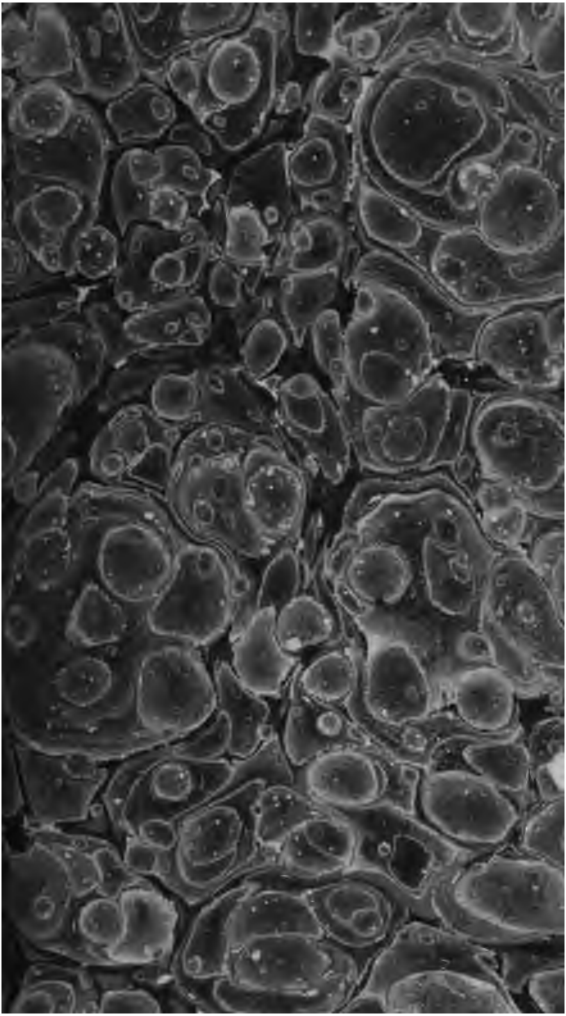
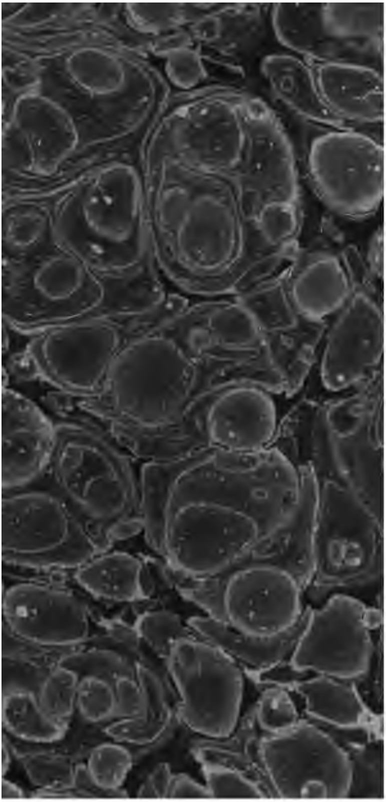
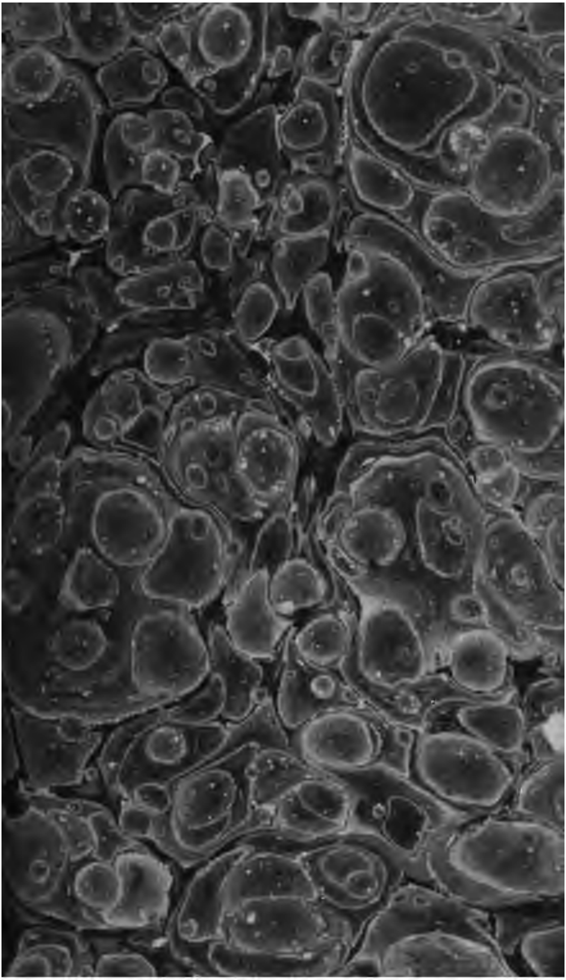








LES FEMMES

COMME IL CONVIENT

DE LES VOIR,

O U

APPERÇU de ce que les Femmes ont été, de ce qu'Elles ſont, & de ce qu'Elles pourroient être.

TOME PREMIER.

A LONDRES,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez BACOT, Libraire, Paſſage des Jacobins, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXV.

INTRODUCTION.

Je préviens ceux qui me feront l'honneur de me lire, que ce n'eſt aucun intérêt perſonnel qui me fait écrire en faveur des femmes ; mais uniquement dans l'intention d'être utile à l'un & l'autre ſexe, & de mériter leur eſtime & leur reconnoiſſance.

Une aſſez longue expérience, accompagnée d'une étude profonde de l'Hiſtoire, me met en état de démontrer que, pour le bien général de l'humanité, & particulièrement pour celui de la Nation Françoiſe, il feroit très-avantageux que les femmes fuſſent intimément aſſo-

ciées aux hommes dans les devoirs envers le public, & dans la jouissance des distinctions & de la gloire, que la reconnoissance donne à ceux qui les ont remplis avec zele & succès.

Pour arriver à cette démonstration intéressante, j'examine d'abord ce que sont les hommes & les femmes sortant des mains de la Nature ; ensuite j'observe les changemens que fait en eux l'éducation que l'un & l'autre reçoivent ; de-là je remarque ce que les Nations, ce qne les plus Grands Hommes ont pensé des femmes ; cela me porte à considérer les actions des femmes dans les situations les plus simples & dans les plus importantes, lors-

qu'elles ont eu la liberté d'agir; enfin, je crois conduire mes Lecteurs à conclurre avec moi, qu'il feroit très-utile que les femmes, fur tout en France, fuffent intimément affociées aux fonctions des hommes, & qu'elles participaffent aux titres & aux décorations extérieures que la reconnoiffance nationale accorde aux hommes avec lefquels elles font unies par le lien conjugal.

Je préviens mes Lecteurs que, pour remplir ce plan, je me fervirai de tout ce que la mémoire me fournira, de tout ce que je rencontrerai dans l'hiftoire, de tout ce que mes prédéceffeurs ont écrit. Travaillant à la louange des femmes, fujet fi fouvent traité, il eft impoffible de

ne pas répéter ce que M. Thomas & tant d'autres ont dit de bon ; ceux qui écriront après moi, feront bien de recueillir de même ce qu'ils croiront digne d'être répété.

Les abeilles vont prendre ce qui leur convient ſur toutes les fleurs ; mais elles en forment la cire & le miel, dont on ne jouiroit pas ſans leurs travaux.

ES FEMMES

COMME IL CONVIENT

E LES VOIR.

CHAPITRE PREMIER.

ES Femmes & les Hommes sortant des mains de la Nature.

'ANATOMIE la plus exacte n'a pu
core remarquer aucune différence entre
tête de la femme & la tête de l'homme.
ur cerveau est entierement semblable ;
voyent, ils entendent par des organes

qui ſont exactement les mêmes ; les impreſſions des ſens ſe reçoivent, ſe raſſemblent, ſe conſervent de la même maniere : les parties inſenſibles qui ſervent aux opérations de l'eſprit, paroiſſent ſe mouvoir de même & par un même principe dans l'un & l'autre ſexe ; toute la différence qui eſt entr'eux, ſe trouve dans les organes qui ſont néceſſaires à la production de l'eſpece, ce qui n'a rien de commun avec l'entendement.

L'hiſtoire, qui eſt le récit des actions, confirme ces vérités anatomiques, elle préſente, chez tous les peuples, & dans tous les tems, des femmes célèbres dans la philoſophie, dans la littérature, dans les conſeils, dans les armées, dans la fortune, dans l'infortune & ſur le trône même : elle démontre qu'elles ſont aſſociées par la nature à toutes les actions des hommes ; qu'elles ont les mêmes

vertus & les mêmes vices, & que la différence qui ſe trouve communément entre l'un & l'autre ſexe, n'a point d'autre principe que l'éducation.

CHAPITRE II.

Des effets du Gouvernement ſur l'Éducation, & ceux de l'Éducation ſur la force & les vertus de l'un & de l'autre ſexe.

CES femmes que nous voyons être ſans forces & ſans vertu, la nature les avoit formées propres aux actions de forces & de vertu; mais l'Éducation a tout anéanti. Nous avons ſous nos yeux des multitudes de femmes, qui partagent avec les hommes les occupations, les travaux, les fatigues de leur état, & qui de plus, allaitent leurs enfans, les ſoignent, les élèvent. Nous en

voyons d'autres ſi timides, ſi délicates, ſi foibles, qu'elles ont perdu juſqu'au deſir, juſqu'à la volonté de marcher & d'agir : elles ſe refuſent même au plaiſir d'être meres. Toutes ſont nées ſemblables ; l'Éducation ſeule a mis entr'elles cette énorme différence.

Que deux Gentilshommes freres ſoient élevés, l'un dans le commerce, & l'autre dans l'École Militaire, & que l'ennemi approchant des frontieres, mette la France en danger ; l'un des freres courra aux armes & volera à la défenſe de la patrie, l'autre courra à ſes tréſors & ſe ſauvera ; l'Éducation ſeule met entr'eux cette différence.

Une femme élevée dans les montagnes de la Suiſſe, ſous les loix Helvétiques, travaillera plus vigoureuſement, agira *plus hardiment*, penſera plus noblement

qu'une femme & même qu'un homme élevés dans Paris au ſein de l'aiſance.

L'eſpece humaine qui vit aujourd'hui ſous le gouvernement du Pape reſſemble-t elle à celle qui exiſtoit du tems de la République Romaine , du tems même des Empereurs ? Reconnoit-on aujourd'hui ſous l'eſclavage de l'Empire Ottoman , ces hommes , ces femmes de Lacédémone & d'Athênes , ces ſociétés de Sages , de Héros , d'Héroïnes qui jadis peuploient la Grèce ?

C'eſt la nature du Gouvernement de chaque ſociété qui établit la nature de l'Éducation , qui y donne la foibleſſe ou la force , les vices ou les vertus. Par la nature du gouvernement & de l'éducation, on a vu dans la Grèce des femmes diſputer avec les hommes la gloire des exercices qui demandent de la force & de l'adreſſe : Cyniſca, fille d'Agéſilas,

remporta le prix de la courſe aux chevaux, & ſa victoire fut ſi éclatante, dit Pauſanias, que les Spartiates, ſes compagnons, lui érigerent un monument public.

On a vu à Rome des femmes, ſe mêlant avec les hommes, donner avec eux aux peuples aſſemblés le ſpectacle de l'épreuve la plus hardie du courage & de la force: des femmes de Sénateurs deſcendirent dans l'arêne pour y combattre contre les animaux les plus forts & les plus féroces, contre les tygres & les lions. Suétone & Dion-Caſſius parlent de ces effrayans combats, qui devinrent ſi fréquens, que l'Empereur Sévère crût devoir les abolir.

Les loix anciennes de la Nation Françoiſe ne nous ſont-elles pas connoître que pour les fonctions qui exigent de la

force, du courage & des vertus, elles ne mettoient aucune différence entre les hommes & les femmes; puiſque par ces loix, qui ne ſont pas abolies, les femmes ne ſont point exemptes de corvées, ni des ſervices de guet & de garde, & qu'elles peuvent poſſéder des fiefs, à charge de ſervices militaires? Lorſqu'en 1303 Philippe le Bel aſſembla le Ban & arriere-Ban, pour marcher contre les Flamands, les femmes comparurent en perſonne; on y vit même des Abbeſſes à cheval à la tête de leurs vaſſaux.

Dans les fonctions les plus importantes de l'adminiſtration publique, les femmes françoiſes étoient auſſi en communauté avec les hommes; autrefois elles faiſoient l'office de Pairs, & en cette qualité, elles ſiégeoient au Parlement : elles pouvoient être arbitres, & elles rendoient en perſonne la juſtice dans leurs terres.

Au Sacre de Philippe V, à Reims, le 6 Janvier 1316, Mahaut, Comtesse d'Artois & de Bourgogne, assista à cette cérémonie en rang & qualité de Pair de France, & soutint la Couronne avec les autres Pairs.

L'an 1163, Ermengarde, Vicomtesse de Narbonne, fut troublée dans la jouissance de rendre la justice par elle-même pour se maintenir dans ce droit, elle eut recours au Roi Louis le Jeune, qui prononça en sa faveur. L'Historien du Languedoc dit qu'Ermengarde, sans recourir à l'autorité du Roi de France pouvoit se servir de l'exemple de plusieurs Comtesses ou Vicomtesses du pays qui avoient auparavant présidé à divers plaids, & se fonder ainsi sur un droit établi par la loi & par l'usage.

Bérengere, veuve de Richard I, Ro

d'Angleterre, ne pouvant compter pour fon douaire, fur la bonne foi du Roi Jean fon beau-frere, s'adreffa au Roi de France Philippe Augufte après la confifcation des provinces Angloifes de delà la mer, ce Monarque lui accorda la Seigneurie du Maine, pour jouir dans cette province, non-feulement de l'utile, mais de tous les droits & fonctions attachés à la dignité de Comte du Maine; en conféquence, le mardi 23 Août 1216, veille de Saint-Barthelemi, elle préfida à un duel qui fe fit entre deux champions, dont l'un défendoit l'innocence d'une demoifelle, & l'autre, qui étoit frere de la demoifelle accufée, foutenoit qu'elle étoit coupable, dans la vue de fe faire adjuger fon héritage. De plus, en France autrefois, les femmes étoient juges fouveraines du point-d'honneur. Les Armoiries des Chevaliers, qui fe préfentoient pour les Tournois, étoient

portées chez l'une d'elles, qui, accompagnées de plusieurs autres femmes, faisoit l'examen de la noblesse & de la probité des Chevaliers à qui elles appartenoienr. Ceux qui n'étoient pas de pere & de mere gentilshommes de trois races, ou qui s'étoient mésalliés ; ceux qui avoient mal parlé des femmes ; ceux qui avoient fait quelques actions, qui ne fût pas d'un vrai Gentilhomme, étoient déclarés indignes de l'honneur d'être admis à ces nobles exercices. Les femmes avoient mêmes le droit de condamner à des punitions corporelles, publiques & infamantes, ceux qui avoient hasardé d'en imposer, ou qui, ayant fait quelqu'action digne de la dégradation, avoien eu la témérité de se présenter ; jugé coupables, ils étoient désarmés, fustigés, & mis à califourchon en quelqu'en droit pour essuyer un jour entier le insultes de la canaille. En un mot l'his

toire nous fait connoître, que les nations les plus fameuses, & les hommes les plus célèbres, ont pensé que, pour le bonheur public, les femmes devoient être en société de fonctions & de gloire avec les hommes; quelques peuples même ont eu pour elles une particuliere vénération.

CHAPITRE III.

Sentimens des principales Nations & des plus Grands Hommes sur les Femmes.

LES Germains aimoient les femmes, & avoient pour elles la plus grande estime; ils leur croyoient quelque chose de divin, les admettoient dans leurs conseils, délibéroient avec elles sur les affaires d'État: chez quelques-uns de ces peuples, leurs décisions passoient pour des oracles. Sous Vespasien, une Velleda,

avant elle, une Curina, & plusieurs autres s'étoient attiré la plus grande vénération : c'est, dit le judicieux Tacite, à la société des femmes, que les Germains doivent leur courage dans les combats, & leur sagesse dans les conseils.

Les Gaulois, dit Plutarque, étoient gouvernés par un conseil de femmes Gauloises. Les Druïdes, mécontens de quelques arrêts de ce tribunal, userent avec tant d'artifice & d'adresse, du crédit que la Religion leur donnoit, qu'ils le firent abolir : sur ses débris ils érigerent le leur, qui bientôt acquit une puissance absolue, & devint terrible & funeste : c'est alors que des victimes humaines furent immolées dans les bois sacrés. Les Gaulois qui, sous le gouvernement des femmes, avoient pris Rome, assiégé le Capitole, & vaincus tant de fois les Romains, en devinrent tribu-

taires par la trahison d'un Druïde, de cet infame Divitiat, à qui César dût ses conquêtes.

Plusieurs peuples étonnés, sans doute, de l'empire que prend la beauté des femmes & leur esprit, ont attribué à quelque chose de surnaturel un charme qu'ils ne pouvoient comprendre. Les Bretons, & tous les peuples Scandinaves, ont eu cette idée. Chez les Grecs c'étoit les femmes qui rendoient les Oracles : on connoît le respect des Romains pour les Sybilles, des Hébreux pour les Pythonisses, de tous les hommes pour les prédictions des femmes Egyptiennes ; & l'on voit que, chez la plupart des Sauvages, tout ce qui a, ou paroît avoir, quelque chose de surnaturel, les cérémonies Religieuses, la Médecine & la Magie, sont entre les mains des femmes.

Lorſque le mariage des Lacédémoniens étoit près de ſe conſommer, la femme prenoit l'habit d'homme, & c'étoit-là le ſymbole du pouvoir égal & des occupations ſemblables qu'elle alloit partager avec ſon mari.

Licurgue, ce Légiſlateur fameux, voulant faire des Spartiates un peuple vertueux & guerrier, mit les femmes en communauté de gloire avec les hommes, & éprouva avec ſuccès que le germe des vertus civiles & guerrieres ſe développe avantageuſement dans l'aſſociation égale de peine & de plaiſir, de honte & de gloire, entre l'homme & la femme.

Platon, ce grand philoſophe, après de profondes méditations ſur les moyens d'établir une République ſur des fondemens ſolides, veut que les femmes ayent

les mêmes occupations que les hommes.

La ſucceſſion des femmes à la Couronne d'Angleterre étoit incertaine. Après un mûr examen, & pluſieurs ſéances, cette Nation ſage, le 2 Décembre 1406, par un acte ſigné du Roi Henri IV, de tous les Seigneurs, & de l'Orateur des Communes, au nom de toute ſa Chambre, ſtatua que les femmes auroient inconteſtablement droit de ſuccéder à la Couronne d'Angleterre.

Nous voyons encore que les plus grands philoſophes, les écrivains les plus célébres, les plus vaillans hommes, ont de tout tems parlé, écrit, agi, combattu en faveur des femmes. Jettons un coup-d'œil ſur cette lice immenſe où les femmes n'ont jamais ceſſé d'être célébrées.

Le ſage Légiſlateur Solon étoit, au rapport de Plutarque, un des plus zélés partiſans des femmes. Au banquet des ſept Sages, les grands Philoſophes qui s'y trouverent, convinrent tous unanimement, que la nature n'avoit fait que deux belles choſes par excellence, les femmes & les roſes; & deux bonnes au ſouverain dégré, les femmes & le vin.

Plutarque convaincu de l'égalité de l'homme & de la femme, a écrit un traité exprès, pour montrer que c'eſt une même vertu qui perfectionne l'un & l'autre.

Nos ouvrages les plus anciens & les plus nombreux ſont en l'honneur des femmes; les Vers des Troubadours, le Sonnet, la Romance, les Poëmes de Chevalerie; il ſemble qu'on ne penſoit,

n'écrivoit que pour Elles dans ces
reculés.

:e de panégyriques composés pour
endre hommage : Bocace en Italie,
rès lui plus de vingt écrivains, ont
és successivement des éloges des
nes célèbres de toutes les nations.
ıı nons, Brantome publia un vo-
des Dames illustres. Hilarion de
:, Minime, en publia 2 vol. *in*-4°.
oo pages chacun ; le fameux pere
oine, Jésuite, en donna un *in-fol.*

Italien Pierre-Paul de Ribera, pu-
dans sa langue les triomphes & les
héroïques de huit cents quarante-
femmes ; il y a des milliers d'ou-
es composés uniquement pour les
orer. On trouve de plus une foule
ivres sur le mérite des femmes en
:ral ; on trouve même des écrivains

qui ont publié de très-bons ouvrages pour aſſurer aux femmes la ſupériorit ſur les hommes.

Le célèbre Agrippa, entr'autres, dan les trente chapitres de l'excellence de Femmes au-deſſus des hommes, démon tre leur ſupériorité par des preuves théo logiques, phyſiques, cabaliſtiques & morales; & finit par proteſter que ce n'eſt par aucun intérêt humain qu'il a écrit; mais par devoir, parce que tout homme qui connoît la vérité, en doit compte, & qu'alors le ſilence feroit un crime. Le Cardinal Pompée Colonne, le Portio, le Lando, le Dominichi, le Maggio & beaucoup d'autres ont écrit ſur la perfection des femmes: enfin en 1552, Ruſcelli, mécontent de la maniere trop foible dont on avoit ſoutenu avec lui une cauſe ſi évidente, imagina de nouvelles preuves, & s'attacha à démontrer

démontrer que la contemplation de la beauté & de la perfection des femmes peut seule rendre l'homme heureux sur la terre, & l'élever à la contemplation de Dieu même.

Descartes a vanté l'esprit philosophique des femmes ; Racine, quoique porté à la *satyre*, a été leur plus éloquent Panégyriste. Quinaut les a célébrées toutes ; Fléchier & Bossuet en ont immortalisées quelques-unes ; enfin on a toujours écrit pour les élever, & encore aujourd'hui les *femmes* sont l'ame & l'objet des ouvrages de quantité d'hommes célèbres dans la Littérature & dans les Sciences ; & à la suite de tout cela, il est encore bon de remarquer, le bien général que procureroit aux sociétés l'égalité d'éducation, de fonctions & de gloire entre les hommes & les femmes ; il a paru si grand & si désirable, que de tout tems,

les hommes les plus ſages & les p
éclairés, ſe ſont éfforcés de l'étab

Ce concours général, & toujo
ſoutenu d'éloges, d'eſtime, de véné
tion & de deſir d'une aſſociation inti
en faveur des femmes de la part
Légiſlateurs, des grands Philoſophe
des profonds Politiques, des plus va
lans Guerriers, & même des principa
Nations, n'a pu avoir d'autre princi
que la conduite & les actions des femm

Nous en ferons pleinement convai
cus, en voyant par l'Hiſtoire quelle
été la conduite des femmes, & quel
ont été leurs actions dans leurs ſitu
tions diverſes, depuis les plus ſimpl
juſqu'aux plus élevées, lorſqu'elles o
eu la liberté de faire uſage des ava
tages qu'elles ont reçus de la Nature.

CHAPITRE IV.

Des Reines Régentes en France.

ALIX de Champagne, femme du Roi de France Philippe II, Auguſte, fut Régente pendant ſon voyage d'Outremer, depuis 1190, juſques vers la fin de 1191, qu'il fut de retour.

La même Alix fut encore Régente, conjointement avec ſon frere Guillaume, Cardinal de Champagne, depuis 1191 juſqu'en 1202.

BLANCHE de Caſtille, mere du Roi de France Louis IX, fut Régente, pendant la minorité de ſon fils, depuis 1226, juſqu'en 1236 : une ſeconde fois Régente pendant le premier voyage

d'Outremer de ſon fils, depuis le mo
de Juin 1248, juſqu'au 1 Décemb
1252 qu'elle mourut.

ISABELLE de Baviere, femme d
Roi de France Charles VI, fut choiſi
pour gouverner le Royaume pendant l
maladie du Roi, en 1408, juſqu'au 2
Septembre 1414.

LOUISE de Savoye, Ducheſſe d'An
goulême, mere du Roi de France Fran
çois I, fut Régente & Gouvernante d
Royaume, pendant le premier voyag
de ſon fils en Italie, le 15 Juillet 1515.

Et pendant ſa priſon le 24 Août 1525

CATHERINE de Médicis fut Ré

gente du Royaume pendant le voyage du Roi Henri II en Lorraine, en 1552.

Elle fut encore Régente pendant la minorité du Roi Charles IX, depuis le 5 Décembre 1560, jusqu'au 17 Août 1563.

Et pendant la maladie de Charles IX, depuis le 10 Mars 1574, & pendant l'absence d'Henri III, qui étoit en Pologne, jusqu'au 5 Septembre.

MARIE de Médicis, mere du Roi de France Louis XIII, fut Régente pendant sa minorité, depuis le 15 Mai 1610, jusqu'au 2 Octobre 1614.

ANNE d'Autriche, mere du Roi de France Louis XIV, fut Régente pendant

ſa minorité, depuis le 18 Mai 1643, juſqu'au 7 Septembre 1651.

MARIE-THÉRÈSE d'Autriche fut nommée Commandante dans le Royaume, en l'abſence du Roi de France Louis XIV, par pouvoir du 23 Avril 1672, qui exiſte au dépôt de la Guerre; elle mourut le 30 Juillet 1683.

Fin de la Premiere Partie.

LES FEMMES
COMME IL CONVIENT
DE LES VOIR.
SECONDE PARTIE.

EXAMEN

Des Actions des Femmes, dans les fonctions les plus simples jusques dans les plus élevées.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Esprit & de l'Instruction.

CHEZ presque tous les peuples, l'Éducation, relativement à l'instruction, a été infiniment moins soignée pour les femmes que pour les hommes.

D'ailleurs la Nature a assujetti les emmes à des devoirs de mere, qui,

pendant les premieres & les plus belles années de leur vie, les forcent à s'en occuper presque entierement.

Cependant une très-grande quantité de femmes se sont distinguées avec les hommes, dans les Sciences & dans les Arts.

Hyppartia professoit la même secte de philosophie que son mari Crates; elle disputa avec l'impie Théodore, & le confondit.

Théano, femme de Pythagore, enseigna la philosophie, après la mort de son mari.

Les lectures & les veilles d'Hortensius étoient éclairées par Martia;
Celles de Cicéron, par Terentia;
De Pline, par Calpurnia.

D'Apulée, par Prudentina.

De Symmachus, par Rurtiana.

On sçait que quantité de vers d'Ovide ont été achevés par Corinna.

De Catule, par Lesbia.

De Lucain, par Argentaria.

De Prosperce, par Cynthia.

Les Filles de Lætius, celles d'Hortensius, & Cornelia, mere des Graches, étoient les plus éloquentes de leur tems, au rapport même du second Orateur Romain, qui le justifie par leurs ouvrages.

On dit que Jules-César dût la pureté de son langage à l'instruction qu'il reçut de sa mere Aurélia.

Aristoméne a écrit que Pythagore tenoit les plus beaux préceptes de sa morale de sa sœur Thémistocléa.

Lucretia-Héléna Cornara, de l'illustre Maison de Cornaro, de Venise, étoit près d'être reçue parmi les Docteurs en Théologie de l'Université de Padoue, à cause de sa rare érudition, & de la connoissance qu'elle avoit des Langues Latine, Grecque, Hébraïque, Espagnole & Françoise, si le Cardinal Barberigo ne s'y étoit pas opposé : on se contenta de lui donner le bonnet de Docteur en Philosophie, le 25 Juin 1678. Elle le prit avec les ornemens du Doctorat dans l'Église Cathédrale, les Salles de l'Université n'ayant pû suffire à l'affluence du monde. Plusieurs Académies d'Italie se l'associerent ; ses ouvrages sont imprimés ; & plusieurs Sçavans ont écrit son éloge, avant & après sa mort.

Laure Bassi, Bourgeoise de la ville de Boulogne, reçut, le 10 Mai 1740,

le dégré de Docteur en l'Université, en présence du Sénat, du Corps de l'Université, du Cardinal de Polignac, de plusieurs autres Prélats, & de la principale Noblesse.

Jean Moret, Seigneur de Grigny, natif d'Embrun, fut un Sçavant aimable ; il épousa une femme sçavante, nommée Louise, & eut trois filles, Camille, Lucrece, & Diane Moret, toutes trois fort sçavantes & célébrées par les plus Sçavans hommes de leur tems. On a de cette famille sçavante, & particulierement des trois filles, une épigrame grecque & divers poëmes, qui sont rares & estimés : Camille, la plus célèbre, mourut le 29 Juin 1580.

Mademoiselle de Gournai, philosophe dans sa conduite, philosophe dans ses écrits, ne s'est jamais écartée de la

solide & austere raison. Toutes les langues sçavantes lui furent familieres, elle est le Sénèque & le Montaigne de son sexe. Sa morale, par sa sage sévérité; ses raisonnemens, par leur puissante solidité, classent ses ouvrages auprès de ceux de l'ancien & du moderne philosophe.

Madame Dacier, morte le 16 Août 1720, tient un rang distingué entre nos Traducteurs & nos meilleurs Critiques. Tous ses ouvrages, qui sont en très-grand nombre, sont accompagnés de sçavantes remarques; on y trouve une érudition profonde, beaucoup de solidité & de philosophie, avec une noble éloquence.

Catherine, Duchesse de Retz, sous le Regne des Rois Charles IX, Henri III, & Henri IV, étoit au nombre des plus

ſçavans hommes de la France, en Proſe, en Vers, en Éloquence, en Philoſophie, en Mathématiques, & de plus elle parloit toutes les Langues de l'Europe.

Marie Cunitz, née en Siléſie, & morte vers l'an 1670, entendoit ſept Langues, l'Allemand, le Polonois, le Hongrois, le François, le Latin, le Grec, & l'Hébreux; elle étoit ſçavante en Hiſtoire, en Médecine, en Mathématiques, & elle ſurpaſſa en Aſtronomie les hommes les plus ſçavans de ſon tems.

Madame Kirch, morte à Berlin le 29 Décembre 1720, s'eſt fait une très-brillante réputation en Europe, par ſes ouvrages aſtronomiques eſtimés & encore recherchés.

Eliſabeth Rowe, née en Angleterre, dans la Province de Sommerſet, commença à faire des Vers, dès l'âge de

douze ans ; & elle n'en avoit que vingt-deux ans, lorsqu'en 1676, on imprima un volume de ses Poësies. Le recueil de ses Œuvres publié à Londres en 1739, en deux volumes *in*-8°., passe chez la sçavante & sage Nation Angloise, pour une des meilleures productions du siècle ; elle fait les éloges les plus magnifiques de l'esprit, & des sentimens qui régnent dans les ouvrages de Madame Rowe.

Madame Deshoulieres, est célèbre par plusieurs bons ouvrages ; & ses Idylles sont les meilleures que nous ayons dans notre langue. Elles offrent une Poësie douce, facile ; des images champêtres, agréables, des badinages ingénieux, une morale utile, & toujours le ton de la nature.

Madame Scudery, est placée au premier rang des Romanciers François, &

elle fit des vers agréables. C'eſt à elle qu'eſt dû l'honneur d'avoir remporté le premier prix d'éloquence que l'Académie Françoiſe ait donné, & elle fut reçue de toutes les Académies dont ſon ſexe ne l'excluoit pas.

Le prix, propoſé en France par ſon Académie, en l'honneur du meilleur Ouvrage ſur l'Éducation, a été donné à Madame de....

Dans les avis d'une mere à ſon fils, & d'une mere à ſa fille, par la Marquiſe de Lambert, on trouve une philoſophie aimable, qui ſème de fleurs la route dans laquelle elle veut faire marcher ſes diſciples. Dans ſon traité de l'amitié, & dans celui de la vieilleſſe, les charmes de la vertu ſont peints avec autant de délicateſſe que de vérité. Que d'imagination, que d'agrémens ne

trouve-t-on pas dans ses réflexions ſ
les femmes ! & quel morceau toucha
que ſa Femme Hermite ! auſſi avon
nous vu qu'on ſe croyoit autant hono
d'être de la ſociété de la Marquiſe
Lambert, que d'être des plus célèbr
Académies.

Marie d'Orléans, fille du Duc
Longueville, Ducheſſe de Némours,
Souveraine de Neufchâtel en Suiſſe, n
en 1625, & morte en 1707, a lai
des Mémoires écrits avec fidélité,
d'un ſtile très-agréable; elle y fait d
portraits pleins de fineſſe, de vérité
d'eſprit des principaux auteurs des tro
bles de la Fronde, dont elle décrit l'Hi
toire, & pluſieurs particularités intére
ſantes.

Louiſe-Marguerite de Lorraine, fil
de Henri, Duc de Guiſe, ayant perc
le Prince de Conti, ſon époux, en 161

se consacra entierement à la Littérature, & protégea ceux qui la cultivoit. C'est dommage qu'on ne connoisse de cette Princesse que le Roman Royal, ou avantures de la Cour, imprimé à Leyde en 1632.

Marie d'Oosterwyck, fille d'un Ministre Hollandois, s'adonna à l'art difficile & charmant de la Peinture. En peu de tems elle y fit des progrès étonnans, & bientôt l'Empereur Léopold, le Roi d'Angleterre, celui de Pologne, rechercherent les ouvrages de son pinceau. Plusieurs de ses tableaux lui furent payés jusqu'à neuf & douze mille livres.

Élisabeth-Sophie Chéron, fille d'un Peintre de la ville de Meaux, élevée par son pere, dès l'age de quatorze ans étoit déja célèbre. L'illustre le Brun la présenta à l'Académie de Peinture & de

Sculpture, qui couronna ſes talens en lui donnant le titre d'Académicienne. Les Langues ſçavantes, la Poëſie, la Muſique devinrent encore des objets de ſes études & accrurent ſa célébrité. On a de Mademoiſelle Chéron des ouvrages d'agrémens, de génie, & de ſcience, de ſon pinceau, de ſon burin & de ſa plume, qui feront toujours admirés & recherchés des Amateurs des Arts & des Sçavans.

Nous avons aujourd'hui Mademoiſelle Valayer, qui ſuit la même carriere que Mademoiſelle Chéron & avec les mêmes ſuccès.

Madame le Brun vient auſſi d'être reçue de la même Académie.

Diogene Laërce, rapporte dans ſon Hiſtoire des Femmes Philoſophes, qu'il

y avoit soixante-quinze femmes sçavantes en philosophie.

La fameuse *Héloïse* (*), si connue par l'histoire de ses infortunes & de celles d'*Abeilard*, sçavoit les langues Orientales.

Jean-Gaspar Eberli, dans son ouvrage intitulé *Cabinet des Femmes Sçavantes*, composé en Allemand, donne une liste de près de cinq cent femmes qui se sont particulierement appliquées aux Belles-Lettres & aux Sciences, & qui s'y sont distinguées.

L'Histoire littéraire des Femmes Françoises, en compte plus de quatre cent qui se sont distinguées.

(*) On trouve chez *Cailleau*, Imprimeur-Libraire, rue Gallande, les Lettres & Épitres, tant en Vers qu'en Prose, d'*Héloïse* & d'*Abeilard*, en deux vol. *in*-12. p. p.

L'Académie de Berlin doit sa naissance à Sophie-Charlotte, devenue Reine de Prusse.

L'avantage de la science est d'éclairer l'esprit, & quand l'esprit est éclairé, on est sur le chemin qui conduit à la pratique des vertus propres à toutes les situations de la Société.

CHAPITRE II.

De la Religion.

SANS la Religion, les Sociétés ne peuvent subsister ; & sans le Culte, la la Religion ne peut se soutenir.

De tous tems les femmes ont paru être pénétrées de ces grandes vérités, encore plus que les hommes ; le titre de sexe dévot, donné par l'Eglise même, est un témoignage de l'attachement général des femmes à la Religion & à son culte.

Ouvrons l'Histoire du Christianisme, quel courage religieux dans les femmes ! Nous les voyons inébranlables, rejetter les plaisirs, dédaigner les honneurs,

méprifer les grandeurs, fe précipiter fu les buchers & abandonner leurs corp aux tourmens les plus affreux pour ref ter fideles à leur Religion.

Ne vit-on pas, dans les Croifades des femmes animées du double enthou fiafme de la Religion & de la valeur combattre à côté de leurs époux & re cevoir la mort en Héroïnes Chrétiennes

Quel grand ufage les femmes n'on elles pas fait de ce zèle de Religion qui cherche à convertir ? Faifant fer vir à ce grand objet les charmes de leu fexe, & attirant à leur croyance leur époux, elles ont rendue Chrétienne une bonne partie de l'Europe.

C'eft par elles que l'Angleterre, la France, une grande partie de l'Allemagne, la Bohême, la Pologne, la Lithuanie,

Lithuanie, la Russie, ont reçue l'Evangile, & que la Lombardie & l'Espagne ont renoncé aux opinions d'Arius.

CHAPITRE III.

Du Mariage.

Le mariage, cette noble union de l'homme & de la femme, est *formé des mains même* de la Nature, pour faire en même tems le bonheur des sociétés & celui des particuliers qui les composent.

Dans cette association heureuse d'amour, d'amitié & de devoirs, les femmes ont pratiqué, avec autant d'éclat que les hommes, les vertus qui en sont la base; il semble même que, dans le mariage, les femmes plus animées du feu violent

de l'amour, plus pénétrées des tendres ſentimens de l'amitié, ont exercé de plus fortes vertus que les hommes.

Criaria, épouſe de Vitellius, frère de l'Empereur, s'étant ſauvée avec ſon mari, combattit vaillamment pour ſa défenſe, dans une rencontre où il périſſoit, dit l'Hiſtorien Pline, ſans le bras de ſa femme.

A la bataille qui ſe donna en 1574, entre les Perſans & les Turcs, on trouva entre les morts du parti Perſan quantité de femmes, qui imitant la valeur des Amazones, s'étoient revêtues d'habits d'hommes pour ſuivre la fortune de leur mari; Sélim, Empereur Turc, touché de leurs vertus, commanda qu'elles fuſſent inhumées honorablement.

Au ſiége de Famagouſte, pluſieurs femmes ſe firent tuer à la défenſe de la brèche en combattant vaillamment; une entr'autres, ayant vu tomber ſon mari, prit ſon ſabre, abattit à ſes pieds, le Janiſſaire qui lui avoit ôté la vie, & en bleſſa un autre.

L'Hiſtorien Vanel ajoute, que les ſoldats l'exhortèrent â ſe retirer, & qu'elle leur répondit, qu'après avoir perdu tout ce qu'elle aimoit au monde, elle n'avoit plus rien à ménager, & qu'en même tems, elle ſe jetta au milieu des ennemis, où elle ne ceſſa de combattre, qu'en recevant le coup mortel qui la réunit à ſon époux.

Pendant le fameux ſiége d'Oſtende, Catherine Hermane apprit que ſon mari, priſonnier des Eſpagnols, alloit être mis à mort, en répréſailles de pareil

traitement fait à des priſonniers de leur nation. A cette nouvelle, elle prit l'habit de ſoldat, ſortit d'Oſtende, ſe fit prendre, & ſe fit empriſonner. Quoique dans les fers, quoiqu'expoſée elle-même à périr, joignant l'adreſſe à la valeur, elle ſçut ſe faire connoître, ſe faire admirer, & obtenir la vie de ſon mari.

La ville de Guelphe, aſſiégée par l'Empereur Conrad III, étoit ſur le point de ſe rendre; les femmes, allarmées ſur le ſort de leurs maris, oſèrent entreprendre de leur ſauver la liberté & la vie. La force leur étoit impoſſible & inutile; elles employèrent l'adreſſe: elles demandèrent la permiſſion de ſortir de la ville avec ce qu'elles pourroient emporter; l'Empereur, qui crut que leurs charges n'aboutiroient pas à grand-choſe, accorda leur demande; chaque femme ſortit avec ſon mari chargé ſur

ſon dos. Conrad, ému, à la vue de ce ſpectacle, combla ces femmes d'éloges; & tout-à-coup, poſant les armes, il rendit la tranquilité à cette ville, & fit la paix avec ſon Souverain.

Jeanne de Bedfort, Reine d'Écoſſe, voyant des Aſſaſſins, déjà teints du ſang des Gardes qu'ils avoient poignardés, s'avancer ſur le Roi Jacques, ſon mari, employa courageuſement ſes forces pour les repouſſer. Ne pouvant les arrêter, elle ſe jetta ſur ſon mari & le couvrit de ſon corps. Son ſexe ne fut point reſpecté, les graces, la beauté, l'héroïſme, n'arrêtèrent point les bras de ces monſtres; elle reçut deux bleſſures ſur le corps de ſon mari, qui, percé de quantité de coups, expira, baigné du ſang & des larmes de ſa femme.

Edouard, Prince de Galles, revint

de la Terre Sainte, avec une blessure reçue d'une fleche empoisonnée. Les Médecins, après avoir essayé inutilement sa guérison, prononcèrent que le seul remede capable de lui sauver la vie étoit de trouver quelqu'un qui eut le courage de succer la plaie, & de risquer d'en être empoisonné.

Cet arrêt prononcé, Isabelle de Castille, sa femme, surprit Édouard endormi, découvrit doucement sa plaie, commença le remede, le continua, malgré la résistance de son malade, tira & rejetta le poison, avec tout le zèle que lui donnoit le desir de conserver ce qu'elle aimoit & de vivre pour lui. Édouard fut arraché des bras de la mort par ceux de l'amitié ; il eut le bonheur de continuer de vivre, & de voir Isabelle vivre avec lui.

Jeanne, fille & héritiere de Ferdi-

nand, dit le Catholique, Roi d'Arragon, & d'Isabelle, Reine de Castille, mere de l'Empereur Charles-Quint, avoit tant de vivacité & d'habileté, qu'elle répondoit sur le champ, disent les Auteurs de ce tems, aux harangues qu'on lui faisoit en différentes langues. Elle eût le malheur de perdre Philippe-le-Beau, son mari, Roi d'Espagne, qui mourut à Burgos, en 1506, à l'âge de vingt-huit ans. L'excès de son amour & de sa douleur fit sur elle l'effet le plus affreux; il la rendit folle, au point que les Espagnols la surnommèrent la Louas, ou la Folle, & qu'elle fut enfermée dans le château de Burgos, où elle mourut le 21 Août 1555.

Le Sieur de Saint-Lazare, dans ses remarques d'Histoire, imprimées à Paris, en 1632, dit, page 180, que Madame

la Duchesse de Mayenne, voyant son époux malade, le devint aussi; puis que le voyant mort, elle mourut aussi; tellement que leurs corps n'eurent qu'une même sépulture & cérémonie funebre à Soissons.

Suivant l'ancien usage des Souverains de Russie, le Czar Féodorowitz ayant fait assembler en 1626, les plus belles personnes de son Empire, choisit pour son épouse Eudoxie, fille de Lucojean-Streneoc, Gentilhomme qui vivoit loin de la Cour. Eudoxie joignoit à une beauté éclatante, beaucoup de douceur & toutes les vertus propres à se faire aimer. Elle dût son élévation à son époux; mais le Czar reçut d'elle la jouissance d'une vie toujours heureuse. Le 12 Juillet 1645, le mort arracha Féodorowitz des bras d'Eudoxie; mais elle ne put long-tems les séparer: huit

jours après, la douleur & la reconnoissance, précipitèrent Eudoxie dans le même tombeau.

Charlotte de Bourbon, fille de Louis II, Duc de Montpensier, fut Religieuse & Abbesse de Jouart. Elle se sauva de cette clôture, se retira en Allemagne chez Frédéric II, Comte Palatin du Rhin, où elle embrassa la Religion Calviniste, & se maria à Guillaume de Nassau, Prince d'Orange. Elle avoit été mauvaise Religieuse, elle fut une épouse tendre & fidelle. En apprenant que son mari avoit été blessé par un assassin nommé Jean Jauric, elle tomba dans une fièvre chaude dont elle mourut.

Artémise, Reine de Carie, profondément touchée de la mort de Mausole son mari, voulut éterniser, autant qu'il lui étoit possible, la douleur qu'elle ressentoit

de cette séparation. Elle fit construire un superbe sépulcre qu'elle lui dédia le 28 Novembre de l'an de Rome 276. A ce monument de son amour & de sa douleur, elle employa tout ce que l'art & la puissance ont donné d'énergie aux hommes; elle l'éleva dans la ville d'Halicarnasse, Capitale du Royaume, entre le Palais Royal & le Temple de Vénus. Son étendue étoit de cent quarante-deux pieds du midi au septentrion; ses faces étoient de soixante-trois pieds, & son tour de quatre cent dix. Il avoit trente-six colonnes dans son enceinte, & cinquante pieds de hauteur. L'Architecte Scopas entreprit le côté de l'Orient; Leochares le couchant, Briatis le septentrion, Timothée le midi. Pytis se joignit à ces quatre fameux Architectes, & éleva une pyramide au-dessus du tombeau, sur laquelle il posa un char de marbre attelé de quatre chevaux. Ce

grand monument a été compté pour une des sept merveilles du monde, & a mérité que tous les autres ouvrages de cette nature fussent appelés des Mausolés.

Marie Félicité des Ursins, sera à jamais célèbre par les pleurs qu'elle versa toute sa vie sur la mort de son mari, le Duc de Montmorenci, décapité à Toulouse, & par l'église des filles de la Visitation qu'elle fit construire à Moulins, où elle fit élever le mausolé, un des plus magnifiques qu'il y ait en France. Cette seconde Artémise passa le reste de ces jours à soupirer près de ce triste monument, jusqu'au moment désiré de réunir ses cendres à celles de son époux.

Nous venons de voir Madame la Comtesse d'Harcourt, à la mort de son

mari, donner les plus étonnantes démonſtrations de la douleur...

Au moment de cette ſéparation, elle s'enferma dans l'Hôtel où ſon époux avoit vécu avec elle & étoit mort ſans elle, ayant ſans ceſſe ſous les yeux le portrait, les vêtemens, les meubles, & tout ce qui pouvoit lui rappeller les plaiſirs dont elle avoit joui en vivant avec lui, & augmenter la douleur de les voir anéantis par ſa mort.

Le Public, ſurpris de la retraite abſolue de Madame la Comteſſe d'Harcourt, & frappé de ſes triſtes & continuelles occupations dans cette retraite, la regarda pendant quelque tems comme une ſeconde Jeanne la folle; mais bientôt il reconnut qu'elle méritoit d'être appellée, ainſi que Madame la Ducheſſe de Montmorency, une ſeconde Artémiſe.

Dans ſon Hôtel, devenu pour elle un eſpèce de tombeau, elle s'occupa à compoſer un monument qui exprimât en même-tems le bonheur & le plaiſir qui exiſtent dans le lien conjugal, & les malheurs & les douleurs qu'on reſſent lorſqu'il eſt rompu. Elle travailla ſur cet objet, qui l'occupoit uniquement, avec l'Artiſte qui avoit ſi fortement & ſi magnifiquement exprimé les actions du Maréchal Comte de Saxe, & en même-tems la reconnoiſſance & la douleur de la France.

Le tombeau du Comte d'Harcourt, qui vient d'être placé à Paris dans l'Egliſe de Notre-Dame, eſt un chef-d'œuvre dans ce genre, pour la compoſition & pour l'expreſſion. C'eſt grand dommage que l'emplacement n'ait pas permis qu'il fut bien vu; il éterniſera les

talens du célèbre Pigal, & l'union de Monſieur & de Madame d'Harcourt.

Catherine d'Eſpagne, tante de l'Empereur Charles V, Reine d'Angleterre, répudiée par ſon mari Henri VIII, vécut dans ſa diſgrace avec décence, modération & piété. Peu de jours avant ſa mort, elle écrivit une lettre ſi forte & ſi tendre au Roi ſon mari, qu'elle tira des larmes de ce Prince, ſi accoutumé à voir cruellement ſouffrir les femmes qu'il avoit aimées.

Iſabelle d'Autriche, ſeconde femme de Philippe, Archiduc d'Autriche & Roi d'Eſpagne, épouſa Chriſtiern II, Roi de Dannemarck & de Suède, Prince cruel & débauché, à qui on enleva les deux Royaumes, & qui mourut en priſon.

Malgré la conduite de ſon époux,

Elisabeth lui marqua toujours le plus tendre attachement, & ne cessa jamais de le secourir dans ses malheurs.

Marie d'Anjou, fille de Louis II, Roi de Naples, se maria au Roi de France Charles VII, qui n'étoit alors que Comte de Ponthieu, ayant deux frères devant lui. Son époux étant devenu Roi, elle montre la plus grande sagesse & le plus grand zèle pour s'opposer aux intrigues des Anglois & aux fureurs des Sujets rebelles. Elle l'aida de ses conseils, elle anima ses Soldats, elle éluda les desseins des ennemis de l'Etat, & s'opposa à Charles malheureux, qui vouloit se retirer en Dauphiné; fermeté qui sauva le Royaume. Cependant ce Prince, attiré par ses Maîtresses, oublia la Reine & la méprisa. Elle supporta ce malheur avec une patience admirable, & résista vertueuse-

ment aux sollicitations du Dauphin son fils & des Grands, mécontens, qui la pressoient de se retirer de la Cour. Elle resta auprès de son époux, recherchant toujours inutilement son amitié.

Quand ce Prince fut mort, en 1465, elle fit pour lui des fondations pieuses, qui ajoutèrent encore aux éloges de sa conduite, & se retira à Bourges où elle fonda trois Hôpitaux.

Julie, femme de Pompée, mourut de frayeur, d'avoir vu une robe de son mari teinte de sang.

Agrippine, femme de Germanicus, courageuse, altière & sensible, poursuivit le meurtrier de son mari & le força à se donner la mort. Aussi implacable envers Tybère, son tyran, que fidèle à son époux, jeune encore, elle s'enseve-

lit dans la retraite, occupée à détester l'un & à penser à l'autre.

Valentine de Milan, veuve de Louis, Duc d'Orléans, assassiné par le Duc de Bourgogne, mourut, le 4 Décembre 1408, de colère & de douleur de n'avoir pu venger sa mort, sur celui qui en étoit l'auteur.

Blanche, épouse de Baptiste de la Porte, Citoyen de Padoue, étant avec son mari, qui défendoit Bassano assiégé par le tyran Acciolin, donna les marques les plus éclatantes de valeur & de courage pendant la durée du siège. La place ayant été emportée & son époux sacrifié indignement à la fureur d'Acciolin, Blanche fut prise & conduite à l'usurpateur.

Elle étoit belle; son courage ajoutoit

encore à sa beauté ; Acciolin entreprit de lui plaire.

Elle le supplia de la faire conduire au tombeau de son mari, pour jouir encore une fois de sa vûe. Le passionné tyran ne lui pouvoit rien refuser ; à peine y fut-elle, que, faisant tomber la pierre qui couvroit le cercueil, elle se tua sur le corps de son époux.

Camma, sûre d'avoir donné la mort au meurtrier de Sinatus son mari, n'hésita point de prendre le même breuvage qui l'avoit vengé, & mourut.

C'est du sein d'Azzia mourante que Pétus, forcé de se donner la mort, prend le poignard sanglant dont il doit se frapper.

A la nouvelle de la défaite & de la

mort de Brutus, Porcie résolut de mourir; elle trompa les surveillans & brava les douleurs; des charbons ardens qu'elle avala, la réunirent à son époux.

Césonie, femme de l'Empereur Caligula, après le meurtre de son mari, ne voulant point en être séparée, se présenta aux conjurés, se précipita dans leurs bras ensanglantés, & tomba sous leurs coups.

Pauline se fit couper les veines pour mourir avec Sénèque, son époux.

Dans les Indes & dans quelques contrées de l'Amérique, les femmes, à la mort de leurs maris, se jettent dans le bucher, pour se réunir à eux; elles se disputent même à qui s'y précipitera la premiere.

Voyez dans Valère-Maxime, au tems des proſcriptions, combien de Romaines expoſerent leur vie, pour ſauver leurs époux.

Dans tous les pays, dans tous les ſiécles, l'Hiſtoire préſente des femmes qui font de ces courageux ſacrifices à l'amour & à l'amitié.

CHAPITRE IV.

Des Devoirs de la Vie Civile.

A L'ÉGARD des vertus civiles, qui se rapportent au bien & à l'avantage de la société, ne voit-on pas les femmes égaler au moins les hommes dans la soumission aux Princes, aux Magistrats, aux Supérieurs; dans le respect pour les Parens, pour ceux qui instruisent, pour les Vieillards; dans la bonté pour les inférieurs; dans la charité pour les pauvres, dans la compassion pour les malheureux; dans l'attention sur les enfans, sur les domestiques, sur le ménage; dans les devoirs d'attachement & de reconnoissance & de politesse? Ces vertus civiles, qui sont sans éclat, & qui, cependant, sont essentielles au bonheur

des particuliers, & utiles pour former & maintenir le bonheur général, nous les connoiſſons, nous en jouiſſons, & nous n'avons pas beſoin de l'autorité de l'Hiſtoire, pour apprendre à les célèbrer. Cependant je vais citer les traits ſuivans.

Clémence de Hongrie, fille de Charles II, dit Martel, Roi de Hongrie, fut mariée au Roi de France Louis X, le 19 Août 1315. A la mort de ſon mari, en 1316, elle étoit groſſe de quatre mois, & mit au monde un fils qui ne vécut pas un an. Clémence, jeune, belle & Reine, employa le tems de ſon veuvage, juſqu'à ſa mort, arrivée le 12 Octobre 1328, à des exercices de piété, ſes revenus à ſecourir les malheureux, & l'amour qu'elle conſerva pour ſa patrie, la porta à fonder à Bude un Co-

lege pour y faire élever des pauvres orphelins.

Henriette de Clèves, Ducheſſe de Nevers, qui épouſa le 4 Mars 1565, Louis de Gonzague, fils de Frédéric I, Duc de Mantoue, fit, en 1588, avec ſon époux, un acte paſſé le 14 Février, pour marier chaque année ſoixante filles dans le Nivernois. Henriette de Clèves ſera à jamais célèbre par ſa bienfaiſance; on oubliera le roman de ſes amours.

Lorſqu'en 1706, l'Archiduc, maître de la meilleure partie de l'Eſpagne, marcha à Madrid, le Roi Philippe & la Reine Marie-Louiſe-Gabrielle de Savoye, ſa femme, furent obligés d'en ſortir, ſans argent, ſans équipages, ſans ſuite.

Dans cette retraite humiliante &

dangereuse, la Reine, pleine de courage & de vertu, affermit les sujets dans leur fidélité, & son époux dans des résolutions magnanimes. Souffrir la faim, la soif, coucher sur la dure, bercer elle-même ses enfans, vendre ses pierreries, congédier ses domestiques faute d'argent; voilà les extrémités où elle fut réduite sans se décourager, sans se plaindre. Elle chercha des secours de tous les côtés; elle enrôla une multitude de paysans, & elle les eut volontiers mené au combat.

On la vit constamment remplir les devoirs d'épouse, de mere, de Reine, & mériter la reconnoissance & l'amour de Philippe, la gloire de l'héroïsme, & la vénération des peuples.

Après le malheureux combat des François pour s'emparer des retranchemens d'Exiles

d'Exiles, le 19 Juillet 1746; les bleſſés, qui étoient en très-grand nombre, furent menés à Briançon, place qui étoit dépourvue de tout ce qui étoit néceſſaire pour leur adminiſtrer des ſecours.

M. d'Audifret, Lieutenant de Roi, ſacrifia toute ſa fortune, vendit juſqu'à ſa vaiſſelle pour les ſecourir; & ſa femme, prête d'accoucher, prît elle-même ſoin des hôpitaux, panſa de ſes mains les bleſſés, & mourut en s'acquitant de ce glorieux office.

CHAPITRE V.

Des Établissemens Publics.

LES murailles & les jardins de Babylone, furent établis par Sémiramis.

Le fameux pont sur l'Euphrate, par Nitocris.

Carthage, cette superbe rivale de Rome, fut fondée par Didon.

Les Amazones commencèrent le temple de la Diane d'Ephèse.

Le superbe tombeau de Mausole fut construit par Artémise; & l'on croit que c'est une Reine d'Égypte qui dressa une de ces énormes pyramides, qui existent encore près du Caire.

Les femmes ont donc eu autant de part que les hommes à la création de tous ces grands monumens qui étonnent l'Univers.

Anaſtaſie, ſœur de l'Empereur Conſtantin-le-Grand, fit bâtir de ſon argent des bains publics, à Conſtantinople, qui furent appelés Anaſtaſiens.

C'eſt à Brunehaut, Reine d'Auſtraſie, qu'on attribue la formation de ces grands chemins dont nous admirons & étudions encore la ſolidité.

On voyoit encore du tems d'Aimoin, tant de châteaux, d'égliſes, d'hôpitaux, de monaſteres, de grands-chemins & d'autres ſuperbes Monuments élevés par cette Princeſſe, qu'on avoit peine à croire que ce pût être l'ouvrage d'une

ſeule Reine, qui n'avoit régné que ſur une petite partie de la France.

C'eſt aux femmes ainſi qu'aux hommes que la reconnoiſſance publique doit ces palais que nous admirons dans nos villes, ces temples élevés à la Divinité, ces établiſſemens fondés par la Religion & l'Humanité, pour les Sciences & les Arts, pour le ſoulagement des infirmes, pour le refuge des malheureux.

CHAPITRE VI.

De l'Amour de la Liberté.

TOUS les hommes aiment la liberté, mais peu ont le courage & la force de la conserver, parce qu'il faut souvent se déterminer au sacrifice de sa vie même, pour la défendre.

L'horreur de l'esclavage a déterminé des particuliers, des Villes, des Nations entières à se donner la mort. Les Numantins, en capitulant, se réservèrent un jour franc, pour que tous ceux qui voudroient se donner la mort fussent en pleine liberté de le faire.

Philippe, à la prise d'Abydos, voyant que les Habitans se tuoient avec préci-

pitation, accorda, par un cri public, l'espace de trois jours, pour laisser la liberté des morts volontaires.

L'amour de la liberté, ce superbe sentiment qui toujours a honoré l'homme & créé des Héros, s'est aussi montré chez plusieurs femmes avec le plus grand éclat.

Dans toutes les grandes révolutions qui exigent du courage, & où le courage est animé par la nature, qui voulut que l'espèce humaine fut libre, l'Histoire nous fait voir les femmes suivre les impressions de la nature, avec autant & souvent plus d'activité que les hommes.

Les Peuples de la Phocide furent attaqués par les Thessaliens. Ces ennemis terribles les menaçoient de passer les

hommes au fil de l'épée, & de réduire les femmes à l'efclavage. Les Phocéens, cependant, n'étoient pas en état de réfifter.

Dans cet état, les hommes, pour leur vie, les femmes, pour leur liberté, s'encouragèrent mutuellement à fe défendre avec toute la force que donne le défefpoir, & à périr fi le défefpoir ne les fauvoit pas.

D'un commun confentement, les femmes, les enfans, les vieillards, les infirmes, trop foibles pour combattre, s'enfermèrent dans une enceinte, environnée de matières combuftibles, pour y périr dans les flammes, fi ceux qui alloient combattre n'étoient pas vainqueurs. Le défefpoir général les fauva tous, & cette célèbre victoire fut appel-

lée, dans la Grèce, la victoire du désespoir.

Les plus belles femmes de l'Isle de Chypre étant embarquées & menées prisonnières à l'Empereur Ottoman Selim pour être enfermées dans le Sérail, une d'elles préféra la mort à la perte certaine de la liberté. Elle conçut le projet de mettre le feu aux poudres, & après l'avoir communiqué aux autres, elle l'exécuta.

Asdrubal, Général des Carthaginois, se défendit long-tems contre les Romains. Enfin, Scipion le jeune prit Carthage, & ce malheureux Général, retiré dans le Temple d'Esculape, manquant de tout, se rendit à Scipion; mais Sophronisbe, sa femme, aima mieux se brûler dans le Temple avec ses enfans, que de devenir l'esclave de ses vainqueurs.

Dripatine, fille de Mithridate, Roi de Pont, ſuivit ſon père après ſa défaite par Pompée ; mais étant tombée malade, elle fut obligée de demeurer dans un Château, où, ſe voyant aſſiégée par Manlius Priſcus & ne pouvant plus ſe défendre, elle força un de ſes eſclaves de la tuer. La perte de la vie lui parut préférable à celle de la liberté.

Porcie eut une ame de la même trempe que Caton.

Dans la conſpiration contre Céſar, elle ſe montra digne d'être aſſociée au ſecret des Héros de la liberté ; &, après la bataille de Philippe, elle ne put ſurvivre ni à la liberté, ni à Brutus, & mourut avec l'intrépidité de Caton.

Archidamie, femme de Cléomène, Roi de Sparte, ayant ſçu que le Sénat avoit ordonné que toutes les femmes ſe

retireroient dans l'Isle de Crète avant le siège dont Pyrrhus menaçoit Sparte, parut l'épée à la main devant les Sénateurs. Elle leur représenta que les mères, que les épouses de tant de braves Guerriers, qui se préparoient à combattre pour la défense de la liberté, n'avoient pas moins de courage qu'eux pour un objet si important. Le Sénat révoqua son décret.

Les femmes furent les premières & les plus ardentes à marcher contre l'ennemi; & l'intrépidité que leur exemple inspira aux hommes, fut la première cause qui força Pyrrhus à abandonner son dessein.

Philippe, fils de Démétrius, assiégeant la Ville de Scio, fit publier qu'il permettoit à tous les esclaves, qui voudroient se révolter contre leurs Maîtres, d'en épouser les femmes.

Dans ce moment, dit Plutarque, les Dames de Scio ne balancèrent pas; elles prirent les armes, montèrent ſur les murailles, obſervèrent leurs eſclaves & combattirent avec tant d'intrépidité, que Philippe, honteux & vaincu, ſe retira.

Agra, Ville de la haute Hongrie, fut aſſiégée en 1552 par Soliman II, Empereur Ottoman, à la tête de ſoixante-dix mille hommes.

Il la foudroya avec cinquante pièces de canon; les murailles renverſées, il donna juſqu'à trois aſſauts en un jour. Cependant Agra, qui n'avoit qu'une très-foible garniſon de deux mille hommes, réſiſta, força Soliman à lever le ſiége, & ce furent les femmes qui eurent la plus grande part à ce ſiége mémorable. L'amour de la liberté développa,

anima en elles l'adreſſe, les vertus & la force de l'héroïſme.

Luſignan, Roi de Chypre, cruel & furieux, tenoit ſon peuple dans l'humiliation de l'eſclavage. Faiſant conſtruire une nouvelle priſon ſur la place de ſa Capitale, il contraignit même les gens de qualité, de l'un & l'autre ſexe, d'y travailler & de ſervir de manœuvres. Une femme, née Demoiſelle, conçut le deſſein de rendre la liberté à ſa Patrie.

Travaillant auec les autres ſur la place, elle releva ſes juppes & ſa chemiſe juſqu'au-deſſus du genou, ſous prétexte d'agir avec plus de facilité. Elle demeura dans cet état juſqu'à ce que le Roi vint viſiter les travaux; ſi tôt qu'elle l'apperçut, elle rabattit ſes juppes, mais après qu'il fut paſſé, elle les releva.

Des gens, ſcandaliſés de ſon immodeſtie ſingulière, lui demandèrent pourquoi elle n'étoit modeſte que devant le Roi? C'eſt, répondit-elle, qu'entre femmes on ne s'obſerve pas, & que, parmi tous vous autres, il n'y a que le Roi qui m'ait paru homme. Ce reproche alluma, dans le cœur des Cypriotes, une indignation violente; ils eurent honte de leur foibleſſe; ſur le champ même ils ſe jettèrent ſur Luſignan qu'ils maſſacrèrent, & ils recouvrèrent leur liberté.

Dans une des incurſions que les Romains firent dans la Luſitanie, ils enlevèrent un grand nombre d'hommes & de femmes, & les enfermèrent, pendant la nuit, après leur avoir lié les mains pour les empêcher de rien entreprendre. Les femmes s'aviſèrent de ronger, tour-à-tour, les liens d'une d'elle; lorſque celle-ci fut libre, elle délia ſes com-

pagnes, qui, à la faveur de la nuit, se transportèrent dans le lieu où étoient les hommes, les délièrent, & tous ensemble s'emparèrent des armes des Romains endormis, en tuèrent le plus grand nombre, mirent le reste en fuite, & retournèrent dans leur Patrie libres, vainqueurs & vengés.

Lors de la conjuration du Portugal, pour se soustraire à la tyrannie Espagnole en mettant le Duc de Bragance sur le Trône, les femmes entrèrent dans le complot & gardèrent un exact silence. Au moment de l'exécution, elles encouragèrent leurs maris, leurs enfans, leurs frères à combattre avec ardeur pour la liberté. La Comtesse d'Atongia arma de ses propres mains ses deux fils : *Allez, mes enfans*, leur dit-elle, *allez combattre pour la Patrie & la liberté, si les forces me le permettoient, j'accompa-*

gnerois vos pas ; j'irois mourir avec vous pour le ſalut de mon pays. Pluſieurs autres ſemmes tinrent le même langage, & contribuèrent beaucoup au ſuccès de l'entrepriſe.

Des François, irrités contre un Miniſtre Deſpote, murmuroient aſſez haut, mais aucun n'agiſſoit.

Madame de Montpenſier oſa lever l'étendard de la révolte; elle fut la première ſur les murs de Paris, & de ſa propre main mit le feu à l'artillerie pour repouſſer la tyrannie.

Catherine de Parthenay, épouſe de René de Rohan, & ſa fille, la célèbre Anne de Rohan, ſe diſtinguèrent, par leur courage, au ſiège de la Rochelle.

A la priſe de cette Ville, par une

grandeur d'ame peu commune, elles reſuſèrent d'être compriſes dans la capitulation, & crurent qu'il étoit plus noble de ſubir le ſort des armes, que de recevoir la vie & de perdre la liberté en Suppliantes.

A la mort de Brutus, ce Défenſeur malheureux de la liberté, toutes les Dames Romaines portèrent le deuil.

CHAPITRE VII.

De l'Amour de la Patrie.

CETTE chaîne invifible, avec laquelle la nature lie les êtres aux lieux où ils font nés ; cet amour, que tout homme a néceffairement pour fa Patrie, eft le plus puiffant des moyens qui doivent maintenir la liberté, la fûreté & le bonheur des Sociétés. Les plus fages Législateurs ont connu fa force. Des Couronnes, des Triomphes, des Statues, des Tombeaux, des Oraifons funèbres ont été les refforts qu'ils ont imaginés pour l'animer ou le renforcer. La nature n'a point oublié les femmes, dans le don de ce précieux fentiment.

L'amour de la Patrie les a animées du même feu que les hommes ; il les a

également illuſtrées, en les portant comme eux à des actions pleines de valeur & de vertu.

La première Fête, inſtituée à Rome en mémoire des ſervices rendus à la Patrie, fut en l'honneur de Philotes ſimple Servante.

La première Statue que cette Capitale du monde éleva dans la principale Place publique pour le même objet, fut celle de Clélie, Demoiſelle Romaine.

Les Lacédémoniens aſſiégèrent Argos, pendant que les Argiens étoient occupés à une guerre étrangère, croyant trouver cette Ville ſans défenſe; mais les femmes s'armèrent; Téléſia ſe mit à leur tête; elles combattirent & chaſſèrent les Lacédémoniens.

En récompenſe la Patrie éleva une Statue à Téléſia.

On a élevé en France deux ſtatues pour ce grand objet à Jeanne d'Arc, ſimple payſanne, l'une à Orléans, dont par ſa bravoure elle a fait lever le ſiège; l'autre à Rouen, dans la place où les Anglois la firent brûler vive, comme ſorcière. On ne voit dans ce Royaume, ſur les Places publiques, que ces ſeul monumens de reconnoiſſance. Villars, victorieux à Dénomé; Turenne, le Héros de la Nation, aucuns Généraux, aucuns Miniſtres, aucuns Magiſtrats, aucuns Sujets n'ont eu cet honneur.

Au tems de Corbulon, les femmes ſauvèrent Rome; le Sénat les remercia par un décret public, & fit élever un Autel ſur le lieu où la mère avoit fléchi ſon fils & la femme ſon époux.

Au tems de Brennus, elles ſauvèrent Rome une ſeconde fois, en donnant

tout leur or pour la rançon de la Ville ; & le Sénat les remercia en leur accordant d'être louées sur la Tribune, comme les Magistrats & les Guerriers. Enfin, après la bataille de Canne, elles sacrifièrent de même toutes leurs richesses ; & un nouveau décret récompensa leur zèle.

Dans un Village de la Champagne, une simple Paysanne s'arma pour la défense de sa Patrie & de son Roi ; elle combattit & les sauva. La France, reconnoissante, annoblit non-seulement les frères de Jeanne d'Arc, mais elle voulut encore que, dans la Province qui avoit donné le jour à cette Héroïne, les Roturiers devinssent nobles, en épousant des Champenoises de Race noble ; ce décret d'annoblissement porte, en termes simples, qu'en Champagne le ventre annoblira.

La France, ſauvée par une femme, a voulu rendre ce témoignage d'eſtime & de reconnoiſſance aux femmes.

Le Duc d'Alençon, ayant fait un Traité avec Monſieur & avec le Duc de Bretagne, livra le Château d'Alençon aux Bretons, qui ſe rendirent bientôt maîtres de Caen, de Bayeux, & de toute la Baſſe-Normandie. La ſeule Ville de Saint Lo reſta fidèle à Louis XI.

Une femme, dont l'Hiſtoire auroit dû conſerver le nom, donna l'allarme, aſſembla les Bourgeois, prit les armes, marcha contre les Bretons, les repouſſa, & en tua pluſieurs de ſa main.

Quelques années après, Louis XI, paſſant par Saint-Lo, voulut voir cette Héroïne, & lui donna vingt écus d'or; récompenſe auſſi peu digne du Prince, que du ſervice.

Une Bourgeoiſe de Beauvais, nommée Jeanne Lainé, fille de Matthieu Lainé, combattit à l'aſſaut des Bourguignons & leur arracha un étendart.

Le Roi Louis XI, étant à Beauvais, s'informa particulièrement de la vérité & des circonſtances de cette action, la trouva ſi belle qu'il annoblit l'Héroïne, par Lettres-Patentes du 22 Février 1473; en même-tems il la maria à un brave Bourgeois, nommé Colin Pillon, & voulut qu'il devint noble par ce mariage; ce Monarque, peu galant, peu généreux, mais grand politique, appercevoit les grands ſervices qu'on doit tirer des femmes, lorſqu'on les mettra en communauté de fonctions d'honneurs & de récompenſes avec les hommes.

En mémoire de la belle défenſe des

Bourgeois & singulièrement des femmes de Civitella, assiégée par le fameux Duc de Guise en 1557, on accorda pour toujours aux Bourgeois, à leurs femmes, à leurs filles & petites filles, l'exemption de toutes sortes d'impôts. Cette récompense, qui a fait devenir cette Ville la plus riche du pays, servit long-tems de dot à leurs filles.

Hippocles, voulant s'établir Tyran de l'Isle de Scio, mit le siège devant la Capitale, & le pressa si vivement, que les Défenseurs se déterminèrent à une Capitulation honteuse.

Suivant Plutarque, elle portoit qu'ils sortiroient en chemise & une quenouille à la main.

Les femmes en furent indignées; elles ranimèrent le courage de leurs maris; comme la sainteté du serment les retenoient, elles franchirent cette difficulté:

Marchons, leur dirent-elles, *nous dirons à nos ennemis que la cuiraſſe eſt la chemiſe du Soldat, & la lance la quenouille.*

Les aſſiégeans, qui, ſans défenſe & dans le plus grand déſordre, attendoient le ſpectacle d'une troupe de lâches qui alloient s'humilier devant eux, furent ſi effrayés de voir au contraire des hommes armés qui les attaquoient en furieux, qu'ils furent battus & forcés de lever le ſiége.

En 1515, la Ville de Falaiſe étoit dans le parti de la Ligue, Henri IV l'aſſiégeoit, &, le 6 Janvier, il alloit donner un aſſaut. Un Marchand, nommé Lachenay, étoit amoureux & aimé d'une fille de ſon état; il lui propoſa un moyen qu'il imaginoit pour ſortir de la Ville, & pour la mettre en ſûreté.

Comme

Comme je ſuis perſuadée, répondit-elle, que vous ne penſez pas à abandonner votre Patrie, lorſqu'elle eſt en danger, & vos Compatriotes, lorſqu'ils vont combattre, que parce que vous tremblez pour moi, la propoſition que vous me faites ne vous ôte ni mon eſtime, ni mon amour, &, pour vous le prouver, je ſuis prête à unir ma deſtinée à la vôtre; venez, je vais vous donner ma foi, ce ſera ſur la brèche : en prononçant ces mots, elle marcha. Les craintes, les repréſentations de ſon Amant furent vaines; elle arriva au rempart, où l'un & l'autre combattirent avec tant de courage, qu'ils furent remarqués, & que Henri IV, admirateur des belles actions, commanda qu'on leur ſauvât la vie, s'il étoit poſſible; mais Lachenay ayant été tué d'un coup de fuſil, ſa Maîtreſſe refuſa quartier & continua de combattre juſqu'à ce que, ſe

ſentant bleſſée à mort, elle s'approch du corps de ſon Amant, pour mêle ſon ſang avec le ſien & mourir en l tenant embraſſé.

Au fameux ſiège de Harlem, une fem me veuve, nommée Kenneau, âgée d'en viron quarante-ſix ans, s'immortaliſ dans la défenſe de ſa Patrie. Elle ſçu gagner quantité d'autres femmes, à qu elle inſpira ſon courage & qui la re connurent pour Chef. Sous ſes ordres conſervant toujours l'habit de leur ſexe les femmes combattirent, pendant l reſte du ſiège, à coups d'épées, de pi ques & d'arquebuſes, & firent quantit d'actions de la plus grande valeur.

Au ſiége de Monaco, par les Caſtil lans, en 1658, les femmes de la Vill s'occupèrent d'abord à panſer les bleſ ſés; inſenſiblement elles s'accoutumèren

aux travaux & aux veilles, & devinrent de braves Soldats pour la défenſe de leur Patrie. Il en périt pluſieurs pendant le ſiège, & le jour de l'aſſaut, elles furent poſtées à la défenſe de la brèche ainſi que les Soldats, & s'y comportèrent avec la plus éclatante intrépidité.

Pendant les quinzième & ſeizième ſiècles, époque des invaſions des Turcs en Hongrie, & dans les Iſles de l'Archipel & de la Méditerrannée, on vit les femmes faire éclater, pour la défenſe de leur Patrie, une valeur que tous les Hiſtoriens ont célébrée.

En Chypre, elles combattirent ſur la brêche, & contribuèrent à ſauver leur Patrie.

La même valeur des femmes eut le même ſuccès dans l'Iſle de Lemnos.

En Hongrie, elles se signalèrent da
un grand nombre de siéges & de bataill

Enfin, dans les deux siéges célèbr
de Rhodes & de Malthe, elles seco
dèrent, par leurs travaux & par le
valeur, le zèle des Chevaliers, de c
hommes choisis pour la défense de l'E
rope, contre la Puissance Ottomane, d
cette Société de Héros.

Ce fut Fulvie, Dame Romaine, q
fit connoître toute la conspiration d
Catilina & qui découvrit ses desseins
sans elle, c'étoit fait de la République.

Anchitée, Souveraine dans Sparthe
fit périr elle même son fils, parce qu'i
avoit voulu livrer sa Patrie à Xercès.

Acca Turentia, femme de Turentius,

donna tout ſon bien au Peuple Romain & l'inſtitua ſon héritier.

Valère Maxime, célèbre une généreuſe Habitante de la Pouille, nommée Buſa, qui nourrit chez elle dix mille Romains après la bataille de Canne.

La Courtiſanne Phryné voulut faire rebâtir à ſes dépens les murs de Thèbes ſa Patrie, qu'Alexandre avoit renverſés.

Diane, légitimée de France, Ducheſſe d'Angoulème, qui vécut quatre-vingt ans, ſous ſept Rois, & qui mourut le 11 Janvier 1619, continuellement affectée des malheurs de ſa Patrie, déchirée par des guerres civiles, travailla, avec le zèle le plus conſtant & ſouvent avec ſuccès, à pacifier les troubles.

Les obligations que la France lui doit ne peuvent s'apprécier.

Que son Tombeau, qui est à Paris dans l'Eglise des Minimes de la Place Royale, dans la Chapelle d'Angoulême soit en vénération à la Noblesse Françoise, dont elle arrêta l'effusion du sang

Les femmes de Sparte se réjouissoient lorsqu'elles mettoient au monde un fils parce que, dès le berceau même, elles le considéroient comme une augmentation de force pour la Patrie ; &, aussitôt que ce fils étoit devenu assez fort pour marcher à la guerre, elles l'armoient elles-mêmes & lui disoient : « va, » mon fils, défendre ta Patrie, & ne » revient qu'avec ton bouclier ou sur » ton bouclier, c'est-à-dire, vainqueur » ou mort. »

Ainsi que les Spartiates, les femmes en France se réjouissent lorsqu'elles mettent au monde un fils ; ainsi qu'elles,

elles le considerent, dès le berceau, comme une augmentation de force pour la patrie ; & si des loix sages, qu'il faut souvent renouveller, ne régloient leur zèle, elles le feroient marcher à la guerre, elles lui feroient prendre les armes avant qu'il eut la force de s'en servir. Elles seroient affligées d'apprendre la mort de ce fils tué en combattant pour la Patrie ; mais avec quelle horreur ne le rejetteroient-elles pas, s'il se deshonnoroit en la servant lâchement.

Chez toutes les nations, chez les Sauvages même, & particulierement en France, un homme se trompe s'il croit plaire aux femmes par une belle figure, & par des manières & des ajustemens recherchés. La nature même porte les femmes à aimer de préférence dans un homme la figure, l'ajustement & le maintien qui leur annonce un guerrier, un

défenſeur de la Patrie. Bayle attri
cette prédilection des femmes pour
gens braves, au violent amour qu'el
ont généralement pour la gloire ; je
hazarde rien en l'attribuant auſſi au ſ
timent intérieur de leur amour pour
bien & la gloire de leur patrie.

CHAPITRE VIII.

De la Valeur du Courage.

CONTINUONS à connoître les femmes par leurs actions dans ces situations qui exigent de l'audace, de la fermeté, de la valeur; voyons-les dans les siéges, dans les batailles, agir pour l'intérêt public, ou pour recouvrer & conserver leur propres héritages; nous continuerons à les trouver en communauté de gloire avec les hommes.

Artémise, Reine d'Halicarnasse, marcha au secours de Xerxès, contre la Grèce, & fit des merveilles dans le combat de Salamine, où cependant le grand Roi fut vaincu, parce que les autres chefs, fuyant le péril, l'abandonnerent honteusement.

Bondicée, Reine des Iceniens, peuple de l'ancienne Angleterre, voyant la licence & les ravages des Romains, qui s'étoient rendus maîtres du pays, fit soulever contr'eux les habitans, en rassembla cent vingt mille, marcha à leur tête, & défit les conquérans en bataille rangée.

Victorine, mere de Victorin, que Posthume associa à l'Empire, donna, dans les Gaules, tant de peine à l'Empereur Aurélien, qu'on le soupçonna de l'avoir fait assassiner, pour se délivrer de la crainte que lui donnoit son esprit & son courage.

Sa valeur étoit si connue & si célèbre, ses talens militaire, si vrais, qu'on la nomma la mere des armées.

Mauria, Reine des Sarrazins, étoit toujours à la tête de son armée, toute

la Palestine & l'Arabie l'ont vu triompher.

L'an 879, le 15 Octobre, Bozon, élu deuxième Roi de Provence, fut sur le champ attaqué par les deux Rois de France Louis & Carloman, & contre lesquels il perdit plusieurs batailles. Sa femme Ermengarde le voyant forcé de se retirer en Auvergne, avec les restes de son armée, se jetta dans Vienne, que les Rois de France vainqueurs se disposoient d'assiéger, & s'y défendit pendant deux ans avec le courage & l'habileté d'un Héros.

Cette longue & célebre défense donna le tems à son mari de rétablir ses affaires, de faire des conquêtes, & de forcer les Rois de France à le laisser tranquille possesseur du Royaume de Provence.

Madame de Miramont, pendant la division des François sous Henri III, étoit toujours à cheval, suivie de soixante Gentilshommes; & la Comtesse de Sault, Provençale, fournit le même exemple sous Henri IV.

Jeanne, Comtesse de Montfort, fille de Louis de Flandre, Comte de Nevers, après la mort de son mari, Jean IV, Duc de Bretagne, en 1345, reprit, les armes à la main, plusieurs places en Bretagne, sur le Comte de Blois; &, étant attaquée dans Hennebon, elle soutint plusieurs assauts, & enfin fit sur les assiégeans une sortie si vigoureuse, qu'elle les força à abandonner le siége, & à la laisser maîtresse du Duché, qui resta long-tems dans sa maison.

Jacques II, Roi d'Écosse, fut tué d'un éclat de canon, au siége de Roxburge,

défendu par les Anglois, le 3 Août 1460.

La Reine Marie d'Égmont de Gueldre, sa femme, désespérée de la perte d'un mari qu'elle aimoit, parût cependant ne s'occuper que des intérêts de sa nation. Elle se rendit sur le champ à l'armée, continua le siége, prit la place, & força ses ennemis à donner la paix à son peuple.

Marie, fille & héritière de Godefroi de Boulogne, & petite-fille de Robert VIII Comte d'Auvergne, épousa l'an 1388 Bertrand V du nom, Comte de la Tour.

A la mort de ses parens, en 1422, elle se mit en possession des Comtés de Boulogne & d'Auvergne. Alors Georges de la Tremouille, qui, par son mariage avec Jeanne II, Comtesse d'Auvergne & de Boulogne, & Duchesse de

Berry, prétendoit à cette ſucceſſion, en
ploya d'abord les armes contre ſa rival
Ne pouvant la dépoſſéder par la force
il eût recours à la procédure, à l'élo
quence, aux loix. Cette double guer
dura pendant vingt ans, & ſe termin
à l'avantage de Marie. Son courage fu
couronné ; elle reſta en poſſeſſion pa
ſible, & en mourant, le 7 Avril 1437
elle laiſſa un fils, qui lui ſuccéda.

Urſine, Comteſſe de Guaſtalla, fu
aſſiégée dans ſa Capitale par les Vén
tiens, pendant l'abſence de Guy Tore
li ſon mari.

Elle ſoutint le ſiége par l'exemple d
ſa valeur, & le termina par une vigou
reuſe ſortie, qu'elle fit à la tête de ſe
Soldats, ſur les aſſiégeans, qui furen
taillés en pièces.

La Comteſſe de Derby, née Françoiſ

& de la Maison de la Tremouille, pendant les guerres civiles de l'Angleterre, défendit avec courage l'Isle de Man & le Château de Latham contre les troupes du Parlement, & s'acquit l'honneur d'avoir été la dernière personne des trois Royaumes, dans tous les domaines de leurs dépendances, qui se fut soumise à la République victorieuse. Elle se rendit le 10 Novembre 1651, voyant qu'elle restoit seule de son parti, & sçachant que le Comte de Derby, son mari, avoit été mis à mort le 28 Octobre, dans la Province de Lancastre.

Jeanne de Navarre, femme du Roi de France Philippe le Bel, alla en personne s'opposer au Comte de Bar, qui ravageoit la Champagne. Elle l'attaqua; le poursuivit; le força de se rendre, & l'emmena prisonnier à Paris.

Catherine Sforce, Dame d'Ancola, étant affiégée dans fon Château par Céfar Borgia, Duc de Valentinois, réfifta, par fa fermeté & fa valeur, aux menaces les plus terribles, aux attaques les plus vigoureufes, & força le Duc à lever honteufement le fiége.

Marie de Barbançon, étant affiégée dans fon Château de Bennegon en Berry, pendant les guerres civiles fous Charles IX, ne s'étonna point de voir fes Tours abattues & les murs ouverts. Une demi-pique à la main, elle foutint jufqu'à trois affauts, & ne fe rendit que lorfque les vivres & les munitions lui manquèrent.

Ses ennemis mêmes, frappés de fa haute valeur, la renvoyèrent avec honneur dans fa maifon, fans exiger qu'elle payât rançon.

Au ſiége de Tournay, en 1581, Marie de Lalain, Princeſſe d'Epinay, non contente d'exhorter les Soldats & les Bourgeois à une vigoureuſe défenſe contre le Duc de Parme & les Eſpagnols, s'expoſoit ſi fort elle-même, qu'elle eut le bras caſſé d'un coup d'arquebuſe, bleſſure dont elle mourut l'année ſuivante.

On célèbre encore la Dame de Balagny, femme du Seigneur de Cambray, qui fit avec éclat le devoir de Capitaine & de Soldat dans la défenſe de cette Ville, contre les Eſpagnols.

Marie, Comteſſe d'Harcourt, épouſe d'Antoine de Lorraine, Comte de Vaudemont, eut part à toutes les expéditions de guerre de ſon mari. A peine étoit-elle relevée de ſes couches, lorſqu'on vint l'aſſiéger dans Vaudemont. Bravant les dangers de ſa ſituation, elle

fit prendre les armes aux Habitans, exhorta les Seigneurs qu'elle avoit auprès d'elle à la suivre, & fondant sur l'ennemi, elle le mit en déroute & délivra sa place.

La Lorraine achevoit, en 1634, de subir le joug de la France.

Remiremont, très-mauvaise Place, fut assiégée par Turenne; mais la garnison, animée par l'Abbesse, tante du Duc François de Lorraine, se défendit si courageusement, qu'il fut obligé de lever le siége le 17 Août.

Lorsqu'Abdala, abandonné de ses amis, assiégé dans un Château & pressé d'accepter la capitulation que lui offroit les Syriens, consulta sa mère sur le parti qu'il avoit à prendre, il eut cette réponse, dit M. Helvetius d'après les anciennes Histoires: « Mon fils, lorsque tu

pris les armes contre la Maiſon d'Ommiah, crus-tu ſoutenir le parti de la juſtice & de la vertu ? Oui, lui répondit-il. Eh bien ! lui répondit-elle, qu'y a-t-il à délibérer ? Veux-tu être le mépris des Ommiah, & qu'on diſe qu'ayant à choiſir entre la vie & ton devoir, c'eſt la vie que tu as préféré ? »

Etienne VI, Comte de Blois & de Chartres, ſi puiſſant qu'on diſoit de lui qu'il avoit autant de Châteaux qu'il y avoit de jours dans l'année, fut un des premiers Seigneurs qui ſe croiſèrent pour la Terre-Sainte. Il ſe trouva au ſiége d'Antioche ; mais ennuyé de la longueur & des fatigues de cette expédition, il ſe retira avant la priſe de la Place, & paſſa, avec quatre mille hommes de ſes troupes, à Conſtantinople, d'où il reprit la route de France. A ſon arrivée, Alix ſa femme, fille de

Guillaume I, Roi d'Angleterre, le traita avec mépris; l'accabla de railleries sur sa lâche désertion; excita le Peuple à le mépriser, & le força à repasser dans la Palestine, où il fut tué l'an 1102, dans un combat contre les Sarrasins.

Soutenir avec sagesse & avec fermeté, jusqu'à la mort, les coups les plus terribles que peuvent porter la barbarie & le fanatisme, est un espèce de courage qui peut le disputer à celui de se défendre de la force par la force.

Louise de Coligny, née en 1553, vit en 1572, le jour de la Saint-Barthelemi, son père, Gaspard de Coligny, & son mari, Charles, Seigneur de Teligny, tomber sous le fer d'une multitude d'assassins François, qui, au signal du Monarque & du fanatisme, crurent obéir au Roi & à la Religion, en massacrant leurs Concitoyens.

Privée des ſecours d'un père ; arrachée des bras d'un mari à dix-neuf ans ; ſe trouvant ſans aucun moyen de vengeance & en danger de périr ; dans ces affreux momens , elle a la fermeté & la ſageſſe d'affronter & d'éviter les dangers qui l'environnent. Elle ſe retire à Genève , enſuite à Baſſe , enfin à Berne , au centre d'un Peuple que toutes les Nations reſpectent , parce qu'il eſt vertueux & courageux. Dans un aſyle auſſi bien choiſi , où elle reſta pendant onze ans , ſes malheurs rendirent ſes vertus plus fortes & ſi éclatantes , que le plus grand homme qui fut alors en Europe , le Prince d'Orange , Fondateur de la République des Provinces-Un[illegible] , lui offrit & ſon rang & ſa main. Elle l'épouſa en 1583 , & ce mariage fut ſuivi de la naiſſance du Prince Frédéric Henri , le 19 Janvier 1584.

La fortune parut alors favoriſer cette

Princeſſe; mais, le 11 de Juillet de la même année, elle vit expirer dans ſes bras ſon époux, aſſaſſiné d'un coup de piſtolet.

Ayant perdu ſon père & ſes deux maris d'une manière ſi tragique, elle eut la grandeur & le courage de ſurvivre à la rigueur de ſon ſort, & de s'occuper à donner à ſon fils une éducation qui put le rendre auſſi célèbre par ſes ſuccès, que ſa mère l'étoit par ſes malheurs, & auſſi eſtimable par ſes vertus, que les aſſaſſins de ſa famille étoient déteſtés par leurs crimes.

Cette femme, dont la vertu & les malheurs laiſſeront à jamais un triſte ſouvenir, mourut le 9 Octobre 1620, ayant enfin la conſolation de voir ſon fils devenu le Héros protecteur de la République de Hollande, & la terreur des meurtriers de ſa famille.

Marguerite Morus, fille de Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre, attaché à la Religion Catholique, voyant ſon père en priſon par ordre du Roi Henri VIII, obtint la permiſſion de le voir, & eut le courage de lui conſeiller de ſoutenir conſtamment la cauſe de la Religion.

Ce grand homme ayant eu la tête tranchée, Marguerite, vraiment digne d'être ſa fille, brava tous les périls qui la menaçoient; elle fit enlever le corps de ſon père, & acheta de l'Exécuteur ſa tête, qu'elle conſerva chèrement.

Sa conduite étonna; on l'arrêta; on la traduiſit devant les mêmes Juges, qui étoient teints du ſang de ſon père.

Elle les brava; les confondit; les força au repentir, au reſpect.

La liberté lui fut rendue, & elle paſſa le reſte de ſes jours à ſe conſoler dans la pratique des vertus de ſon illuſtre père, & dans la lecture & la compoſition de divers Ouvrages.

CHAPITRE IX.

De la Fermeté dans les Souffrances.

DANS le ſein des douleurs les plus vives, maîtriſer ſa ſenſibilité au point de ne pas la laiſſer paroître, eſt une eſpèce de force, rare dans l'un & l'autre ſexe, parce qu'elle eſt contre les impreſſions de la nature; cependant il eſt des ſituations où cette fermeté eſt une vertu, parce que ſouvent elle eſt utile.

L'exemple des douleurs que les femmes ont endurées avec force, par attachement à leur Religion, à leur liberté, à leur honneur, à leurs maris, à leur Patrie, nous les a déjà fait connoître: quelques traits vont encore nous con-

vaincre qu'elles peuvent, ainſi que les hommes, maîtriſer les douleurs, lorſqu'elles croyent que cette force devient vertu, par l'utilité qui en eſt le but.

Marguerite de Provence, épouſe du Roi de France Louis IX, étoit au moment d'accoucher, lorſque ſon mari fut fait priſonnier; & la Ville de Damiette, où elle étoit enfermée, aſſiégée par les Sarraſins, étoit réduite aux extrémités.

Dans cette ſituation, cette Princeſſe eut l'héroïſme de cacher les douleurs de l'enfantement qu'elle commençoit à reſſentir, & d'exiger d'un vieux Chevalier, qui étoit auprès d'elle, de lui couper la tête au moment que la Ville ſeroit priſe. Non ſeulement le Chevalier lui promit ce ſervice, mais de plus il lui dit qu'il avoit de lui-même formé ce projet, & en avoit pris la réſolution.

Cette proximité d'une mort violente, les douleurs de l'enfantement, que cette ſituation augmenta, n'altérèrent point ſa fermeté. Elle ſouffrit tranquillement, & accoucha heureuſement.

Iſabelle de Portugal, mère de Philippe II, Roi d'Eſpagne, étant près de le mettre au monde, fit éteindre les lumières, afin que, ſi la violence du mal la faiſoit changer de viſage, perſonne ne put s'en appercevoir; & lorſque la Sage-Femme lui dit: *Madame, jettez quelques grands cris, cela vous ſoulagera & vous fera accoucher mieux;* elle répondit: *ne me donnez pas de tels conſeils, j'aimerois mieux mourir que d'avoir la foibleſſe de crier.*

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, accoucha ſans ſe plaindre & même en

chantant ; c'est ainsi qu'elle mit au monde Henri, le Héros des Rois.

Les Habitans d'Angoulême, qui tenoient le Duc d'Epernon fort resserré dans le Château de cette Ville, désespérant de le forcer, maltraitèrent la Duchesse sa femme, qu'ils avoient en leur puissance, & la menacèrent de la faire servir de Gabion devant la Place, où ils la conduisirent, si elle ne persuadoit pas au Duc son mari de se rendre.

Madame d'Epernon, paroissant insensible aux douleurs des traitemens qu'elle avoit reçus, sans s'effrayer d'une mort prochaine, ni s'émouvoir des menaces, eut l'assurance de leur dire que, si le Duc son mari avoit besoin d'être fortifié dans la résolution de se bien défendre, elle demanderoit elle-même de lui être présentée pour le lui persua-

der ; mais qu'une ſemblable exhortation étant inutile , leurs menaces l'étoient encore plus ; qu'elle étoit étonnée de leur inſolence , & qu'elle oſoit leur prédire qu'avant *qu'il fut peu*, elle les en feroit repentir.

Bravant ainſi la douleur & la mort, elle continua à leur parler avec tant de fermeté , qu'elle écarta ſubitement le péril qui la menaçoit.

A cette action éclatante , la Ducheſſe en ajouta une autre qui doit la couvrir de gloire , & qui mérite d'avoir place ici.

Le Duc ſon mari étant enfin délivré , & entièrement le maître de ſe venger à ſon gré des Habitans d'Angoulème , qui s'étoient révoltés contre lui & qui avoient oſé maltraiter & outrager la Ducheſſe , cette Dame eut la

vertu de demander, de folliciter & d'obtenir leur grace.

Jeanne Gray, fille aînée de Henri Gray, Duc de Suffolck, & de Françoife Brandon, fut proclamée Reine d'Angleterre le 10 Juillet 1553, par les intrigues du Duc de Northumberland fon beau-père; mais elle ne porta la Couronne que neuf jours, ayant été forcée de la céder, le 19 Juillet, à l'héritière légitime, qui lui fit trancher la tête le 12 Février 1554. Jeanne Gray, innocente du crime de fon beau-père, jeune, belle, vertueufe, douce & fans ambition, fouffrit ce fupplice, injufte à fon égard, avec une fi héroïque tranquillité, que les Anglois, accoutumés à voir des hommes mourir ainfi avec fermeté, parlent encore, avec une forte de vénération, de la mort de cette Princeffe.

CHAPITRE X.

De la Fermeté dans les Dangers.

DANS ces ſituations, où tout un Peuple, où toute une Armée, où les Souverains & leurs Etats ſe trouvent dans le danger le plus preſſant & le plus éminent; dans ces poſitions effrayantes, où l'on va tout perdre en n'agiſſant pas, & tout riſquer en agiſſant; dans ces momens d'épreuve, où les plus grands hommes ont tremblé, on trouve encore les femmes en ſociété de force & de gloire avec les hommes.

Les Sicambres, Peuples de la Germanie, commençoient à fuir dans une bataille, & leur fuite même ne pouvoit les ſauver de la mort ou de l'eſclavage.

Dans ce terrible moment leurs femmes les arrêtèrent, & découvrant leurs ſeins : *frappez, lâches*, leur dirent-elles, *frappez & tuez-nous, plutôt que de nous expoſer aux opprobres de l'eſclavage.*

Ce ſpectacle & ces reproches ranimèrent le courage des Sicambres ; ils ſe rallièrent ; le combat recommença ; ils repouſſèrent & défirent entièrement l'ennemi, qui ſe croyoit déjà vainqueur.

M. de Saint-Foix prétend que c'eſt depuis cette victoire, & en mémoire de la part que les femmes y avoient eue, qu'elles commencèrent à laiſſer leurs gorges découvertes.

L'Armée de Pierre le Grand, Empereur de Ruſſie, diminuée par la mortalité, mourante de faim & mal poſtée, étoit environnée de celle des Turcs, forte de deux cens mille hommes &

bien retranchée, qui la foudroyoit avec deux cent pièces de canon, & qui se formoit pour venir achever sa défaite.

Pierre le Grand, enfermé dans sa tente, étoit au centre de son armée; personne n'osoit lui parler; on sçavoit que sa résolution étoit de mourir glorieusement; on ne voyoit effectivement que la mort, ou une captivité honteuse.

Dans cette extrémité Catherine alla trouver le Monarque; elle crut que la défense d'entrer dans sa tente ne la regardoit pas, & qu'il n'avoit pas prétendu se cacher à une épouse qu'il aimoit tendrement. Elle le trouva agité des plus cruelles pensées, & toujours résolu de combattre & de périr glorieusement.

Voyant qu'il persistoit dans ces sentimens, elle se jetta à ses pieds & le conjura de considérer les suites horribles de sa résolution. Il est glorieux de

vaincre, lui dit-elle, mais il ne l'eſt pas moins de céder, lorſqu'on eſt réduit à une ſituation telle que celle où nous ſommes. Jettez les yeux ſur cette triſte armée; voyez les Soldats languiſſans, & qui peuvent à peine ſoutenir leurs armes; le courage les abandonne, avec la force dont ils ſont privés par la diſette; c'eſt les expoſer à un carnage certain, que de les mener à l'ennemi; & ſi les Turcs forcent ces foibles retranchemens, qu'allez-vous devenir, & que deviendrai-je moi-même? Ou je vous perds pour toujours, ou je vous vois dans l'eſclavage, expoſé aux inſultes d'un vainqueur inſolent; & vous, vous me verrez la Captive du Grand Seigneur.

Le Czar, attendri par le diſcours & les larmes de ſon épouſe, la releva, & conſentit à aſſembler un Conſeil & à écouter les avis.

Alors Catherine dit qu'elle ſavoit de

très-bonne part, que le Kiaja du Grand-Visir étoit un homme fort avare & très-sensible aux présens, & que le Grand-Visir étoit poltron & lâche au suprême dégré ; qu'elle étoit résolue de sacrifier tout ce qu'elle avoit d'argent & de pierreries, pour gagner le Kiaja, & l'engager à épouvanter le Visir par des réflexions effrayantes, sur ce que peut le désespoir, & par des exemples de victoires remportées par des troupes réduites au plus triste état.

On trouva les avis de Catherine les seuls bons ; on les suivit, & ils eurent le plus grand succès.

L'armée du Czar, qui périssoit de faim & qui alloit être anéantie sous les coups des Turcs, reçut d'eux des vivres & toute espece de secours & de bons traitemens ; se retira tambours battans, enseignes déployées, escortée par trois Bachas avec mille chevaux chacuns,

pour la garantir des insultes des Barbares.

Childebert, à la tête de cinquante mille hommes, marchant pour envahir le Royaume du jeune Clotaire, Frédegonde, sa mere, ne put rassembler que douze mille hommes pour lui opposer.

Elle fit marcher cette petite armée sous les ordres de Landry, sans lui donner le tems de réfléchir. Étant près de la faire combattre, elle porta de rang en rang son fils dans ses bras; le montra aux soldats, leur disant: « Voilà » votre Roi, à qui l'on veut ravir le » sceptre: sa vie, sa couronne, le salut de la nation, sont entre vos mains.

Cette démarche & ce discours encouragèrent tellement ce petit nombre de gens de guerre, qu'ils demandèrent d'être menés sur le champ à l'ennemi,

qui fut vaincu, & dont trente mille reſtèrent ſur la place.

Nous avons vu l'Impératrice Marie-Thérèſe, Reine de Hongrie, dans un danger encore plus grand, déterminer ainſi une nation entière à ſe ſacrifier pour défendre l'héritage de ſon fils encore enfant; & nous avons vu ſes ſuccès & ſa gloire.

L'an 531, à Conſtantinople, les deux factions, les Verds & les Bleux, s'étant réunies contre l'Empereur Juſtinien, tuèrent les gardes, briſèrent les portes des priſons, & en tirèrent les criminels, élurent & couronnèrent Empereur ſur la place publique Hydaper, neveu d'Anaſtaſe I, qui avoit de juſtes prétentions au trône. Dans ce moment terrible l'Empereur Juſtinien épouvanté, forma

le foible projet de ſe retirer en Thrace, & ſe diſpoſoit à l'exécuter.

Alors l'Impératrice Théodora oſa lui repréſenter avec force & courage, que s'il abandonnoit le trône, il auroit peine à y remonter; que ſon honneur & ſon intérêt demandoient qu'il reſtât à Conſtantinople.

Son diſcours fit rougir l'Empereur, ranima les eſprits, fit renaître la fermeté & le courage.

Les Généraux Narſès, Mundius & Béliſaire raſſemblèrent les troupes & fondirent ſur le peuple révolté, ils en tuèrent trente mille & ſe ſaiſirent du nouvel Empereur, qui fut mis à mort. Ce coup épouvanta le reſte des révoltés, & la tranquilité fut rétablie.

Sans la belle Agnès Sorel, la léthargie du Roi Charles VII & le courage abattu

des François, laissoient les Anglois maîtres de la France.

Édouard II, Roi d'Angleterre, livré à ses favoris, & avec eux à la plus honteuse débauche, avoit soulevé contre lui tous les Grands de son Royaume, & les Écossois s'étoient soustraits de son obéissance : la haine & le mépris qu'on avoit pour lui étoient bien fondés & se manifestoient généralement. Isabelle sa femme, sœur de Charles-le-Bel, Roi de France, connoissoit plus particulièrement ses débauches & l'abus qu'il faisoit du pouvoir : elle-même en souffroit cruellement. Elle avoit tout à craindre pour elle, pour son fils, pour son mari, pour la nation Angloise prête à verser des torrens de sang.

Dans cette position terrible, elle prit le hardi parti de se retirer avec son fils à la Cour de France auprès du Roi

ſon frère ; de repaſſer la mer à la tête d'un ſecours de trois mille hommes ; &, avec ce foible moyen, de pourſuivre, de combattre, & de prendre ſon mari.

Dans ce moment, voulant conſerver le Trône à ſon fils & arrêter les fureurs d'une guerre civile, elle prit le parti violent, mais néceſſaire & le ſeul bon, de faire condamner juridiquement ſon mari à une priſon perpétuelle ; de faire périr dans les ſupplices les Compagnons de ſes infâmes plaiſirs & de ſon adminiſtration cruelle, & d'élever ſon fils ſur le Trône.

Bretiſlas, Duc de Bohème en 1055, à l'âge de dix-huit ans, avoit enlevé d'un Couvent Judith, fille du Comte de Schweinfurt, & l'avoit épouſée à Prague.

L'Empereur Conrad III, ſur la plain-

te du père de Judith, porta la guerre en Bohème.

Les deux armées étoient en préſence prêtes à combattre; Judith s'avança à la tête des troupes, & les exhorta à la paix avec tant de force & de graces que, l'Empereur y conſentit, & donna en même-tems à Bretiſlas l'inveſtiture du Duché de Bohème.

Iſmaël, Sultan de Moſole, ſubitement attaqué dans Alep, par Saladin, Sultan d'Egypte, ſe trouvoit dans l'impoſſibilité de réſiſter.

Dans cet état de déſeſpoir, ſa ſœur, qui réuniſſoit l'eſprit à la beauté, ſortit d'Alep & fut à la tente de Saladin; ce Sultan la vit, l'écouta; ſubitement déſarmé, il reſtitua ce qu'il avoit pris; il accorda à cette Princeſſe tout ce qu'elle voulut, & décampa.

Tudelingue, veuve de Louis d'Avalos, Prince de Delphes, apprenant que Tamerlan approchoit de ses États, & se trouvant sans défense, eut recours aux moyens qu'elle crut les meilleurs pour les sauver.

Accompagnée de sa fille, la plus belle personne de l'Orient, elle alla au-devant de ce Conquérant, qui arrêta sa marche, & se déclara le protecteur, le défenseur de Tudelingue, de ses états, & de ses sujets.

Il y a une loi à la Chine, qui condamne les Magistrats prévaricateurs à avoir les mains coupées.

Un Mandarin, qui avoit encouru cette peine, alloit la subir, lorsque sa fille, jeune & belle, se présenta devant l'Empereur, & lui dit : « Rien n'est plus juste ; mon père a mérité le sort qu'on

lui prépare ; ſes mains doivent être coupées : les voici, ajouta-t-elle, en préſentant les ſiennes ; oui, grand Prince ! ces mains que vous voyez ſont à mon malheureux père ; inutiles à l'entretien de ſa famille, je les livre à la ſévérité des loix, pour conſerver celles qui nous font vivre, mon aïeul, mes frères & moi : l'Empereur touché d'une telle piété, accorda la grace au Mandarin.

Alexandre, tyran de Phère, étoit, dit Plutarque, l'homme le plus cruel dont l'Hiſtoire ait conſervé la mémoire ; c'étoit un monſtre horrible. Sa puiſſance, ſa méchanceté & ſa défiance avoient effrayé tous ſes Sujets. Ils voyoient, ils craignoient tous les jours de nouveaux ſupplices, de nouveaux maſſacres, & aucun ne trouvoit des moyens de ſe délivrer de cet état affreux.

Une ſeule femme, Thébé, ne redouta

pas l'éclat extérieur & l'appareil de la tyrannie. Alexandre, quoiqu'environné de Satellites & de Bannis qui le gardoient, tomba ſous ſes coups ; & l'on vit le Peuple ſauvé déchirer en furieux le cadavre du tyran, & ſe proſterner, plein de reconnoiſſance, devant ſa libératrice.

Au ſecond Triumvirat, les trois aſſaſſins, maîtres de Rome, paroiſſoient raſſaſiés de carnage; mais ils continuoient d'être avides d'or, & ne ceſſoient pas de piller. Les torrens de ſang, qui fumoient encore, faiſoient craindre de nouveaux maſſacres à la moindre réſiſtance ; perſonne n'oſoit entreprendre de les arrêter, ni même de les fléchir.

La fille du célèbre Hortenſius ſe préſenta ſeule; elle leur parla avec intré-

pidité ; elle fit revivre le talent de fon père.

Les tyrans rougirent, fe calmèrent, révoquèrent leurs ordres ; & une femme eut la gloire d'avoir donné un exemple de courage aux hommes, & une leçon d'humanité aux tyrans.

La Reine Marie de Médicis, enfermée depuis le 3 Mai 1617 dans le Château de Blois, fous bonne garde, employant la rufe & la hardieffe, fçut s'échapper pendant la nuit du 21 au 22 Février 1619, & fe réfugier à Angoulême.

Grotius étoit l'ami, & fut le défenfeur de Barneveld dans les troubles qui agitèrent la Hollande. Il employa fon crédit & fa plume à foutenir ce grand homme.

Leurs ennemis entreprirent de les per-

dre tous les deux. Barneveld eut la tête tranchée, & Grotius fut enfermé dans le Château de Loweinſtein.

On travailla à le trouver coupable, & il paroiſſoit certain qu'il auroit le même ſort qu'avoit eu ſon ami.

Dans ce danger extrême, d'où la force, les ſollicitations, les intrigues ne pouvoient tirer Grotius; ſa femme oſa vouloir le ſauver, & eut recours à la ruſe.

Elle obtint de lui faire paſſer des Livres, & les lui envoya dans un grand coffre. L'illuſtre priſonnier ſe mit dans ce coffre, & échappa à la perſécution & à l'échafaud. Ainſi fut ſauvé, par ſa femme, le défenſeur de la liberté de ſon pays, l'Auteur de quantité de bons Ouvrages, & ſur-tout d'un chef-d'œuvre: le Traité du droit de la Guerre & de la Paix.

Pour un Bal, à l'Hôtel de Saint-Paul, le Roi de France, Charles VI, se déguisa sous une robe de lin, sur laquelle étoient attachées des étoupes avec de la poix-résine pour paroître comme un Sauvage, conduisant six Seigneurs enchaînés & déguisés sous un vêtement semblable.

Le Duc d'Orléans, curieux, approcha un flambeau d'un des Sauvages, le feu prit à l'habit, se communiqua rapidement aux autres, & aucun ne pouvoit ni se sauver, ni se séparer à cause de leurs chaînes.

Personne n'imaginant des moyens de les secourir, ils périssoient tous dans les flammes ; la seule Duchesse de Berry eut la présence d'esprit & la hardiesse de se jetter sur le Roi, de l'envelopper avec la queue de sa robe, & par-là d'étouffer le feu : le Monarque seul échappa, les autres périrent.

Marguerite d'Autriche, fille de l'Empereur Maximilien I, fut fiancée & non mariée au Dauphin, qui a été depuis Charles VIII.

Ferdinand & Iſabelle de Caſtille la firent demander en mariage pour leur fils unique, Jean; elle leur fut accordée.

Comme elle alloit joindre ſon époux, ſon Vaiſſeau fut battu d'une violente tempête, qui la mit ſur le point de périr.

Dans ce moment affreux, elle eut la fermeté de compoſer ſon Epitaphe, qu'elle fit en ſes termes :

> Ci gît Margot, la gente Demoiſelle,
> Qu'eut deux Maris, & ſi mourut Pucelle.

Fin du Tome premier.

LES FEMMES

COMME IL CONVIENT

DE LES VOIR,

OU

APPERÇU de ce que les Femmes ont été, de ce qu'Elles sont, & de ce qu'Elles pourroient être.

TOME SECOND.

A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez BACOT, Libraire, Passage des Jacobins, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXV.

LES FEMMES
COMME IL CONVIENT
DE LES VOIR.

CHAPITRE XI.

De la Politique.

LES hommes & les femmes, les plus forts comme les plus foibles, chacun eſt naturellement politique, relativement à ſon propre intérêt.

Mais examinons ſi les femmes ſont capables de cette politique, qui protège

ou qui opprime, qui éleve ou qui abaiſſe, qui détruit ou qui conſerve ; de cette politique, utile aux Généraux, aux Miniſtres, aux Rois, & néceſſaire aux Chefs de telle Société que ce ſoit ; qui exige des obſervations laborieuſes, des connoiſſances profondes, des vertus fortes, ſouvent même l'uſage dangereux des ruſes, des fineſſes & des vices.

L'Hiſtoire nous a déjà fait admirer les femmes, dans les ſituations où la politique la plus profonde & la plus active eſt néceſſaire ; elle va encore nous faire connoître, par leurs actions, que la nature les a rendus auſſi propres que les hommes au maniement de ces grands reſſorts, qui donnent & règlent les mouvemens dans les Sociétés civiles.

Le ſecret eſt la première vertu en politique ; ſans elle toutes les actions,

qui peuvent concourir aux ſuccès qu'elle ſe propoſe, deviennent inutiles & ſouvent nuiſibles.

La vertu du ſecret eſt ſouvent miſe à de redoutables épreuves ; cependant les femmes, indiſcrètes pour des frivolités, ſoutiennent le parallèle avec les hommes les plus impénétrables & les plus fermes, lorſque l'objet du ſecret eſt important.

En Eſpagne, en France, en Ruſſie, l'Hiſtoire nous fait voir que, dans la plupart des complots, que, dans preſque tous les Traités ſecrets, pour s'élever, ou pour ſe ſouſtraire à la puiſſance, ou pour ſe venger, les femmes ont été admiſes, & ſouvent ont joué les principaux rôles.

Léanie, Courtiſanne d'Athènes, ſça-

chant la conſpiration qui ſe tramoit contre le Tyran Pyſiſtrate, ſe coupa la langue avec les dents, pour ſe mettre dans l'impoſſibilité d'en découvrir les auteurs.

Les Athéniens, reconnoiſſans, dit Hérodote, élevèrent en ſon honneur une ſtatue qui repréſentoit une lionne ſans langue.

Dans la conſpiration de Piſon contre Néron, à la première épreuve des tourmens la plupart des accuſés déclarèrent tout ce qu'ils ſavoient.

Lucain dénonça ſa propre mère, & d'autres leurs meilleurs amis. Il n'y eut qu'Épicharis, femme inſtruite de tout, qui ſouffrit courageuſement les tourmens du fouet & du feu, ſans rien avouer. Tacite dit, qu'étant menée pour la ſeconde fois à la torture, elle ſe fit *mourir* elle-même en chemin, de peur

que la force du mal ne lui fit donner quelque marques de foiblesse.

Julien Sabinius, ayant voulu prendre le titre de César, avoit été défait & se tenoit caché; Eppodice sa femme, fidelle compagne de sa disgrace, étant devenue enceinte, Plutarque dit, qu'elle eut l'art de cacher sa grossesse, & la force de supporter les douleurs de l'enfantement sans se plaindre, pour qu'on ne soupçonnât pas que son mari fut encore vivant.

On avoit une si haute idée des talens de Catherine de Sienne, Religieuse de Saint-Dominique, qu'on l'engagea à aller à Avignon, pour accorder les Florentins avec le Pape Grégoire XI.

Elle détermina ce Pontife à la paix, & à retourner à Rome, où il rétablit le Siége Pontifical, soixante-dix ans après

que Clément V l'eut tranſporté en France.

Madame de la Haye Ventelai, fut envoyée à Veniſe en qualité d'Ambaſſadrice de France, & ne dut ſon élévation qu'à ſon rare mérite.

La Maréchale de Guébriant, fille de René du Bec, fut revêtue du caractère d'Ambaſſadrice extraordinaire auprès de la République de Pologne, & s'acquitta de cet emploi avec intelligence & grandeur.

C'eſt, dit Plutarque, l'Impératrice Livie, qui conſeilla à Auguſte de pardonner à Cinna; & cette action a plus honoré Auguſte, que tous ſes triomphes, & a plus affermi ſa puiſſance que tous les reſſorts de ſa politique.

La Reine d'Angleterre Élisabeth, instruite dans l'art de régner, sçavoit que, quand on a perdu l'affection de ceux à qui l'on commande, par quelque faute, ou par quelque crime volontaire ou nécessaire, il faut tâcher de la regagner par quelqu'action éclatante, qui caractérise des vertus opposées aux fautes, ou aux crimes qui ont aliéné les cœurs.

Élisabeth avoit fait mourir sur un échafaut Marie, Reine d'Écosse; & elle ne voulut point punir Marguerite Lambrun, femme d'esprit & de courage, qui avoit été plusieurs années au service de Marie, & qu'on avoit trouvée saisie de deux pistolets, l'un pour tuer Élisabeth, & l'autre pour se tuer elle-même.

Elle accorda aussi la grace à l'auteur d'un infame libelle publié contre elle

fous ce titre : *A la Reine impudique.*

Comme c'eſt un fait, que les femmes ſont très-ſenſibles aux honneurs que reçoivent leurs maris ; c'eſt auſſi d'après cette ſenſibilité nâturelle, un chef-d'œuvre de politique, que de les faire participer avec éclat à leurs récompenſes ; or l'hiſtoire ne préſente aucun Souverain dans l'Europe qui ait fait mouvoir ce puiſſant reſſort avec autant d'habileté qu'Iſabelle, Reine d'Eſpagne.

Après la victoire que Don Louis Porto Carrero remporta ſur les Maures, le 6 Janvier 1504, elle envoya à la Marquiſe de Palama, ſa femme, une robe de brocard avec ce billet : *Portez-la tous les ans, Madame, en mémoire de la victoire de votre mari, & de l'amitié de votre Reine.*

C'eſt beaucoup, dans l'art de gou-

verner & de commander, que de connoître les vices, les foibleſſes & les vertus des hommes.

La Reine de France, mère de Charles IX, connoiſſoit ce reſſort, & ſçavoit en faire un uſage utile.

Elle avoit auprès d'elle pluſieurs Demoiſelles, dont elle ſe ſervoit exprès pour amuſer les Princes & les Seigneurs, & pour découvrir toutes leurs penſées.

Le Chevalier Charlevois s'étoit ſaiſi, par adreſſe, du Gouvernement de Briſſac; la Maréchale de Guébriant entreprit de l'en chaſſer.

Elle alla à Briſſac, accompagnée d'une Demoiſelle qu'il aimoit fort. Le Chevalier, ravi de voir ſa Maîtreſſe, ne manqua pas de ſortir du Château. La Maréchale, qui l'avoit prévu, le prit, l'emmena priſonnier à Philisbourg.

Berthe, fille de Lothaire II, à la mort de ſon mari Audibert, Marquis de Toſcanne, fut faite priſonnière avec ſon fils, par Bérenger, Roi d'Italie, qui vouloit la dépouiller. Par ſa politique, ſa beauté, ſon eſprit & ſon courage, qu'elle employa toujours à propos, elle vint à bout de recouvrer ſa liberté, de rentrer dans ſes poſſeſſions, & de forcer Bérenger, ſon ennemi, à déſirer d'être ſon ami.

Le Maréchal de Guébriant avoit rendu de très-grands ſervices à l'Etat; la Reine Régente, qui connoiſſoit que le grand moyen d'animer les bons ſervices étoit d'honorer ceux qui en avoient rendus, voulut que ce Héros fut enterré dans l'Egliſe de Notre-Dame de Paris, & que les Cours Souveraines aſſiſtaſſent à ſes *funérailles*; honneur qui ne s'étoit ja-

mais rendu qu'aux Rois & aux fils de France.

La Ducheſſe de Chevreuſe, ayant eu quelque mécontentement du Cardinal Mazarin, s'unit avec le Coadjuteur, & diſpoſa ſi bien à la révolte l'eſprit de ce Chef de parti, qu'elle ralluma la guerre civile, qui étoit à peine éteinte.

L'Ordonnance de l'établiſſement de l'Ordre Militaire de Saint-George, par l'Impératrice de Ruſſie, en 1769, eſt un chef-d'œuvre de politique.

La Czarine, Anne Jwanowna, par la plus inique de toutes les diſpoſitions, nomma, en mourant, pour ſon Succeſſeur, le Prince Jean, fils d'Antoine Utrich de Brunſwic-Beverne & d'Anne de Mecklenbourg.

Elisabeth Petrowna, fille de Pierre premier, appellée à l'Empire de Russie par sa naissance & par le testament de son père, sçut bientôt, à force d'adresse, de génie & de courage, enlever à l'Etranger la Couronne que nous lui avons vu porter avec gloire.

Le 5 Décembre 1741, Elisabeth, sûre des sentimens des Russes, qui ne voyoient qu'avec indignation la fille de Pierre Premier écartée du Trône, sortit, pendant la nuit, avec ses amis, se rendit aux Casernes, harangua les Soldats & les détermina à la suivre. Son premier soin, après avoir bloqué le Palais & désarmé la Garde, fut de monter à l'appartement du Czar, qu'elle arrêta elle-même avec la Régente & toute sa famille. Pendant ce tems-là un détachement de Grenadiers se saisissoit des Ministres & des Généraux, par le

conſeil de qui la feue Czarine avoit exclu Eliſabeth du Trône.

Sur les ſix heures du matin, la nouvelle Impératrice aſſembla tous les Ordres de l'Etat, leur expoſa ſon droit à la Couronne, & leur rendit compte de ſa réſolution. Tous applaudirent à ſon courage, à l'équité de ſa cauſe & à ſes ſuccès; tous la proclamèrent avec tranſport.

Cette révolution, l'une des plus grandes, ne coûta pas une goutte de ſang à la Nation; l'ordre public & le calme de la Ville Impériale n'en furent pas même altérés. Le jour même, Pétersbourg jouit d'une tranquillité auſſi profonde, que s'il n'eût été queſtion que de l'exil d'un Miniſtre.

Ce grand projet, ſi noblement conçu, ſi ſagement médité & ſi habilement exécuté; cette fameuſe révolution, la plus prompte qui fut jamais, puiſqu'une

feule nuit la vit commencer & finir, & la plus belle qui foit dans l'Hiftoire des Nations, puifqu'elle arracha un Trône à un ufurpateur, fans qu'il y eût de fang répandu, fut conçue, méditée & exécutée par Elifabeth Petrowna. La pénétration, la diffimulation, le fecret, la hardieffe & le fang-froid, qualités qui honorent les plus grands hommes, furent celles que réunit cette Princeffe, & qu'elle fit briller dans toute cette fcène.

Reconnoiffons donc dans ce coup le plus fublime que préfente l'Hiftoire; dans ce coup qui vient de fe paffer fous nos yeux; reconnoiffons, dis-je, les précieufes qualités d'un fexe, en qui nous n'en admettons que de frivoles. Mais remarquons, outre cela, qu'avant & depuis Elifabeth aucun Souverain n'a eu affez de confiance dans fon adminif-

tration, pour oser ce qu'elle a fait avec succès.

Elle fit vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle règneroit; elle y fut fidelle, & n'eut jamais lieu de s'en repentir dans un pays telle que la Russie, si sujet aux révolutions.

CHAPITRE XII.

Les Femmes près du Trône.

OLYMPIAS, veuve du Roi Philippe, gouverna avec célébrité le Royaume de Macédoine, pendant qu'Alexandre son fils étoit occupé à ses conquêtes.

Dans l'Empire Romain, le sage Numa dût toute la beauté de son Gouvernement aux conseils d'une femme habile

& spirituelle, Egérie, dont les Poëtes ont fait une Nymphe.

Le grand Roi de Perse, Abensaïde, devint si éperduement amoureux de la fille de son Visir, qu'il l'épousa; &, l'ayant élevée sur le Trône, il lui remit l'administration de son Royaume, qu'elle gouverna avec plus de gloire qu'aucun des Rois qui l'avoient précédée.

Le Czar Féodorowitz, suivant l'usage des anciens Czars, choisit une épouse à son gré, dans le nombre des plus belles femmes de son Empire.

La fille d'un simple & très-pauvre Gentilhomme lui plût; il l'éleva au Trône, & elle se trouva digne de sa fortune.

Soutenu des conseils & de l'amitié de cette femme vertueuse, le Czar fit *la guerre* avec prudence, rechercha la

paix, fut le Juge équitable, le père vigilant, & le défenseur courageux de son Peuple.

A sa mort, en 1645, la Russie se trouva dans un état florissant.

Mademoiselle Marie d'Arquier, fille d'un Gentilhomme François, devint, par sa vertu & sa beauté, femme de Jacob Radziwill, Prince de Zamoski, Palatin de Sandomir. Ayant perdu son mari, Jean Sobieski, Grand-Maréchal & Grand-Général de Pologne, qui aspiroit à la Royauté, crut que l'alliance d'une femme, qui, par sa beauté, son esprit, & sa bonne conduite, paroissoit aux Polonois digne du trône, lui en faciliteroit l'accès. Il l'épousa le 20 Mars 1674, & fut élu Roi de Pologne.

Laure Martinozzi, niéce du Cardinal

Mazarin, épousa en 1655, Alfonse IV, Duc de Modène.

En 1662, le Duc son époux étant mort, elle eut la tutelle de son fils François II, né en 1660, & gouverna l'État de Modène avec une sagesse admirable durant a minorité.

Lorsqu'il eut atteint en 1674 l'âge de majorité, & qu'elle reconnut, en 1676, qu'il pouvoit & devoit gouverner par lui-même, elle se retira à Rome, où elle mourut le 19 Juillet 1687, avec la réputation d'une Héroïne & d'une Princesse très-vertueuse.

Pulchérie, sœur de l'Empereur Théodose II, dit le Jeune, gouverna sagement l'Empire d'Orient pendant trente ans que régna son frère, trop foible de corps & d'esprit pour régner par lui-même.

Amalaſonthe gouverna avec ſageſſe pendant la minorité d'Athalaric ſon fils, Roi des Goths.

Nantilde, épouſe du Roi de France Robert I, eut beaucoup de part aux affaires de l'État, & gouverna ſeule pendants pluſieurs année en Neuſtrie, où elle maintint la paix & fit le bonheur des peuples.

Jeanne, fille de Pierre, Duc de Bourbon, qui épouſa le 8 Août 1350, Charles V, Roi de France, fut appellée par ce Monarque, le Soleil de ſon Royaume; & toutes les hiſtoires démontrent qu'elle mérita ce titre par les qualités du corps, de l'eſprit & du cœur.

Bathilde, veuve du Roi de France Clovis II, gouverna la France pendant

onze ans, & son administration fut do
& illustre.

Berthe, femme du Roi de France I
pin-le-Bref, contribua beaucoup à m
tre la couronne sur la tête de son ma
& Charlemagne son fils ne faisoit ri
sans l'avoir consultée.

La régence de Blanche, mere
Saint-Louis, rendit au Trône des Fra
çois ce que les vices des Rois Fainéa
lui avoient fait perdre.

Anne de France, Dame de Beaujeu
fille de Louis XI, s'accquitta ave
gloire de la régence du Royaume, pen
dant la minorité de Charles VII so
frere, malgré la jalousie des Grands
qu'elle fit rentrer dans leurs devoirs
par la victoire qu'elle remporta sur eu
à Saint-Albin-du-Cormier.

Anne de Bretagne, sa belle-sœur, épouse de Charles VIII, l'imita pendant le voyage d'Italie, que ce Roi entrepris pour la conquête du Royaume de Naples.

On admire encore avec quel esprit, quelle sagesse & quel courage, Jolande gouverna l'Empire à la mort de l'Empereur Pierre de Courtenay son mari.

Louise de Lorraine, fille de Nicolas de Lorraine, Duc de Mercœur, devint Reine de France en épousant Henri III.

Sa douceur, sa beauté, sa vertu, la firent estimer universellement; mais dans une Cour aussi corrompue que celle de Henri III, pouvoit-elle être heureuse?

Elle eut la douleur de voir son époux la mépriser, pour se livrer tantôt à des dévotions insensées, tantôt à des débau-

ches infâmes ; ses plus proches parens massacrés , & enfin le Roi son époux assassiné.

Ses malheurs altérèrent sa beauté, & firent éclater ses vertus.

Après la mort d'Henri III, elle se retira à Chenonceau, d'où elle poursuivit les meurtriers de son mari ; n'ayant pu réussir, elle prit le parti de ne plus travailler qu'à pacifier les troubles qui dévoroient la France. Elle réconcila le Duc de Mercœur, son frère, avec le Roi Henri IV ; la vertu seule la porta à cette généreuse action, qui termina les troubles & fixa la Royauté.

Quel courage ! quelle prudence dans Mathilde, Comtesse de Toscane, qui entreprit la défense du Pape Grégoire VII contre l'Empereur Henri IV.

Elle commanda les armées ; elle remporta des victoires ; & , par ses armes

&

& par sa politique, elle sçut conserver & aggrandir les possessions du Saint Siége.

Isabelle de Castille, femme de Ferdinand, Roi d'Arragon, prit, avec son mari, le titre de Roi d'Espagne, & fit voir, pat sa grandeur, son courage, sa sagesse & ses succès, que les femmes peuvent, sans craindre l'humiliation, être vues dans le même rang, & dans les mêmes fonctions que les hommes.

Après la mort de Jean Conrad, Duc de Bavière, l'an 1056, l'Empereur Henri III donna l'administration de la Bavière à l'Impératrice Agnès, fille de Guillaume, Duc d'Aquitaine; mais elle ne la garda que cinq ans.

L'Empereur, son mari, étant mort, elle quitta le Duché pour s'appliquer

entièrement au Gouvernement de l'Empire & à l'éducation de son fils.

Eric VII, fils de Christophe, Roi de Dannemark, lui succéda à l'âge de dix ans, malgré le Clergé, sous la tutelle de sa mère. Bientôt le même parti, qui avoit fait mourir son père, médita sa perte.

En 1262, Eric, fils du Roi Abel, forma des prétentions sur le Duché de Slefwick; il fallut prendre les armes; on en vint à une bataille. Les Danois, par la trahison de leurs Généraux, furent mis en déroute, & le Roi & la Reine sa mère, qui étoient dans un Village près du champ de bataille, furent faits prisonniers.

La Reine trouva de généreux défenseurs, qui lui procurèrent sa libérté,

qu'elle employa avec adreſſe à la délivrance de ſon fils.

Ce premier coup manqué, le Clergé, en 1263, ſouleva le peuple dans la Zélande ; la Reine eut encore la ſageſſe d'en arrêter les ſuites.

En 1266, elle porta ſa plainte à Rome, contre les factions du Clergé de Dannemark ; elle demanda la démiſſion de l'Archevêque de Lunden, qui étoit le Chef des guerres affreuſes qui dévaſtoient le Royaume.

Guy, Cardinal Légat, fut envoyé de Rome ; mais loin de pacifier le trouble, il les augmenta. Il devint le Chef des Prélats ſéditieux qu'il raſſembla, & avec eux il lança l'excommunication ſur le Roi, ſur la Reine, ſur le Peuple qui les ſerviroit, & ſur le Clergé qui reſteroit en paix.

Après ce coup lancé, le lâche Pré-

lat se sauva à Rome, emmenant avec lui l'Archevêque de Linden.

Enfin ce Prélat terrible mourut ; le Dannemarck commença à jouir de quelque tranquillité ; & l'interdit, qui duroit depuis neuf années, fut levé.

Le Roi Eric employa ce tems de calme à réparer les maux de la guerre, & en bienfaisance en tout genre.

Cependant il subsistoit toujours dans le Royaume une ligue secrètte contre le Roi, & elle n'en étoit que plus dangereuse.

Le Roi Eric, fatigué par l'exercice d'une longue chasse, s'arrêta dans un Village près de Wibourg ; les Gentilshommes, qui l'accompagnoient, furent ses assassins ; ils entrèrent masqués dans sa chambre, & ils le percèrent de cinquante-cinq coups de poignard, le 22 Novembre 1286.

Ce Prince, vraiment digne du Trône, périt ainsi à l'âge de trente-sept ans.

Les mêmes assassins, qui avoient massacré Eric, attentèrent sur le champ à la vie de son fils; mais ils manquèrent leur coup, & se retirèrent tous en Norwège.

La Reine mère, toujours grande, eut recours à Waldemar, Duc de Sclewick, son ancien ennnmi; elle osa lui confier la garde du jeune Monarque, son petit-fils.

Waldemar, touché de cette confiance, qui l'honoroit, oublia, en Prince généreux, ses anciennes inimitiés, pour ne songer qu'au bien du Royaume & à la défense de la Famille Royale.

Il eut la satisfaction & la gloire des plus grands succès.

Il conserva, au Dannemarck, un Roi sage, vertueux & pieux, qui, pendant

un long Règne, fit le bonheur de ſon Peuple, quoique ſouvent excommunié, toujours en inquiétude & en danger de périr, ainſi que les deux Rois qui l'avoient précédé.

Jean d'Albret devint Roi de Navarre le 14 Juin 1484, par ſon mariage avec Catherine, ſœur & héritière de François Phœbus, Roi de Navarre. L'an 1511, attaqué par Ferdinand le Catholique, Roi de Caſtille & d'Arragon, il ſe défendit ſi foiblement & ſi maladroitement, qu'en 1515 il fut entiérement dépouillé de toutes ſes poſſeſſions.

On ſait le mot que Catherine dit à ſon mari détrôné: *Don Jean, ſi nous fuſſions nés, vous Catherine, & moi Jean, nous n'aurions jamais perdu la Navarre.*

Voyons le Gouvernement des Pays-Bas, sous Marguerite, Ducheſſe de Parme, & sous le Duc d'Albe, qui lui ſuccéda.

Marguerite ſçut commander à une nation exceſſivement jalouſe de ſa liberté ; elle ſçut retenir dans la tranquilité un peuple courageux, nombreux, & porté à la révolte ; elle ſçut ſe faire aimer.

Le Duc d'Albe, ſuperbe, impérieux, cruel, & grand guerrier, alluma ſubitement le feu de la révolte. Des ruiſſeaux de ſang ne ceſſèrent de couler ſur les échaffauts & dans les batailles, pendant tout le tems de ſon adminiſtration. Quel en fut le fruit? Elle fit perdre au Roi Philippe ce beau pays, après ſoixante ans d'une guerre furieuſe, qui dépeupla l'Eſpagne, & épuiſa ſes tréſors immenſes.

Iſabelle, Infante d'Eſpagne, & Souveraine des Pays-Bas, montra juſqu'où peut aller l'eſprit des femmes dans la ſcience de régner.

C'eſt dans l'hiſtoire de ſon gouvernement, que les Souverains étudient aujourd'hui l'art de conduire les peuples.

La fortune ne la plaça pas ſur le trône ; mais la vertu l'en rendit digne, & en fit une héroïne.

Si Louiſe de Savoye n'avoit pas gouverné ſon mari Philippe V, ſeroit-il rentré dans Madrid ? Sans la vertu, ſans le courage de cette Princeſſe n'abandonnoit-il pas le trône à ſon rival l'Archiduc Charles ?

Dans la Grèce, une ſeule femme, Aſpaſie, auſſi ſpirituelle que belle, devenue l'épouſe de Périclès, Général des Athéniens, fit à ſon gré la paix ou la

guerre, & changea les mœurs de toute la Grèce.

On a vu en même temps les trois plus puiſſans États de l'Europe gouvernés par trois femmes; l'Angleterre par Madame de Marlborough; la France par Madame de Maintenon, & l'Eſpagne par Madame des Urſins.

Le Roi de France, François I, étoit ſi perſuadé qu'on étoit redevable à Agnès Sorel du ſalut de la France, qu'il honora ſa mémoire de ces quatre petits vers, qu'on voit encore dans Saint-Gelais.

> Plus de louange & d'honneur tu mérite,
> La cauſe de France étant recouvert,
> Que ce que peut dedans un cloître ouvert,
> Cloſe Nonain, ou bien devot Hermite.

Auguſte ne propoſoit rien au Sénat qu'il n'en eut délibéré avec Livie.

Un de nos plus grands Rois, le plus Saint, Louis IX, ne faiſoit rien ſans l'aveu de ſa femme; il ne voulut même rien conclure ſur ſa liberté, étant priſonnier des Sarrazins, ſans ſon avis & ſans ſon conſentement.

Le ſage Caton a dit, que les Romains commandoient à tout l'Univers, mais que les Romaines commandoient aux Romains.

CHAPITRE XIII.

Les Femmes ſur le Trône.

LA plupart des femmes, qui ont été revêtues de la ſuprême puiſſance, ont règné avec tout l'éclat que donnent au trône la grandeur & la vertu.

Sémiramis, en Aſſyrie; Pulchérie, à Conſtantinople; Amalazonte, en Italie; Iſabelle, en Eſpagne; Catherine d'Autriche, en Portugal ont illuſtré leur empire.

Zénobie, Reine de Palmire, ſçut écrire, gouverner, vaincre, & de plus être malheureuſe avec dignité.

L'Impératrice Adélaïde, qui, par ſa

ſageſſe & ſon eſprit, mérita à la mort d'Othon-le-Grand, la régence de l'Empire d'Allemagne, fut nommée la crainte des Royaumes, & la mère des Rois : les plus Grands Hommes & les plus Grands Saints de ſon ſiécle, out écrit ſa vie.

Philippe V, qui, en montant ſur le Trône, avoit été ſi puiſſamment ſecondé par ſa premiere femme, eut le bonheur d'en avoir une ſeconde, qui lui fut encore de la plus grande utilité.

Éliſabeth Farnèſe, génie impérieux, ame forte & haute, la femme de ſon tems la plus éclairée & la plus entreprenante, ſe ſaiſit de l'autorité, en entrant en Eſpagne ; chaſſa la Princeſſe des Urſins, écarta des affaires ceux qui les adminiſtroient mal, gagna l'amitié du Roi ſon époux & l'eſtime de la nation.

A la mort de Philippe, elle fixa son séjour à Sainte Ildéfonse. C'est dans le sein d'une retraite si délicieuse, que cette Reine, dont le génie, l'élévation, la fermeté & les travaux ont étonné l'Europe, ne s'occupa plus que du soin de faire des heureux.

Cependant, à la mort de Ferdinand, elle suspendit ce repos délicieux, pour prendre le gouvernement de l'État jusqu'à l'arrivée de Don Carlos, son fils, Roi des Deux-Siciles.

Théodora, célèbre dans l'histoire par sa beauté & ses vertus, épouse en 830, Théophile Empereur d'Orient; tant que son mari vécut, elle gémit en silence des maux qu'il causoit à son peuple & à la Religion; mais, après sa mort, elle prit les rênes de l'Empire, rétablit le calme dans l'Église, régla les affaires civiles, soulagea les misérables,

&, par ſon courage & ſa prudence, fit mettre bas les armes à tous les ennemis de l'Empire; elle fit enfin connoître aux hommes, que les femmes ſont capables des plus grandes actions.

Les Grecs l'ont miſe au nombre des Saints, & les Hiſtoriens au rang des plus ſages Adminiſtrateurs du ſouverain pouvoir.

Autharis III, Roi des Lombards en Italie, attaqué d'abord par Childebert, Roi d'Auſtraſie, enſuite par les Grecs, enfin par les Grecs & les François réunis, combattit long-tems avec différens ſuccès, & mourut empoiſonné le 5 Septembre 590. Théodelingue ſon épouſe, fille de Garibald, Duc de Bavière, eut, au moment même, le courage de ſe mettre à la tête des affaires de l'armée; elle trouva en elle-même la force de combattre, l'adreſſe de négocier, & de

chaſſer les armées des François & des Grecs.

Donna Pétronilla, n'ayant que deux ans, perdit ſon père Ramire, Roi d'Arragon, & commença à régner en 1137, ſous la tutelle de Raymond Bérenger IV, Comte de Barcelone, à qui ſon père l'avoit fiancée. En 1151 ſon mariage fut célébré, & elle perdit ſon mari le 6 Août 1162. La Reine Pétronilla continua à régner & à gouverner ſagement l'Etat & ſes enfans; & ſa mort, arrivée le 18 Octobre 1172, fit couler les larmes de tous ſes Sujets.

Marie, femme de Sanchez, Roi de Caſtille & de Léon, ſe ſignala, ſous trois Règnes, pour ſa ſageſſe & ſa prudence, ſur-tout pendant deux minorités. Elle mourut en 1322, regrettée de tous ſes Sujets, dont elle s'étoit toujours

montrée la mère plutôt que la Souveraine.

Après la mort de Louis, Roi de Pologne, la Régence fut déférée à Sigifmond, Marquis de Brandebourg; mais la fierté de fon caractère fouleva bientôt la Nation, qui le dépofa; & d'une voix unanime donna, en 1384, le Trône à Hedvige, fille du Roi Louis, Princeffe au-deffus de fon âge, par fa raifon & par la nobleffe de fes fentimens, & qui joignoit, aux graces & à l'éclat de la beauté, tous les dons du cœur & de l'efprit.

Plufieurs Princes la recherchèrent avec empreffement. Elle eut de l'inclination pour Guillaume Duc d'Autriche; mais en 1386, elle lui préféra Jagellon, Grand-Duc de Lithuanie, parce que ce mariage devoit procurer de plus grands avantages à la Pologne.

Hedvige, aimée de ſes ſujets, chérie de ſon époux, dont elle faiſoit le bonheur, mourut le 15 Juillet 1399, emportant avec elle les regrets du Roi & de toute la Nation.

Jagellon, qui tenoit la Couronne de ſa femme, & qui, avec elle, avoit rendu la Pologne heureuſe, crut n'avoir plus de droits ſur le Royaume, après avoir perdu en ſon épouſe le principal reſſort qui lui ſervoit à rendre le peuple heureux. Il ſe retira en Ruſſie.

L'Empereur Arcadius avoit les vertus d'un pieux & bon particulier, & l'Empire, agité au-dedans, & menacé de toute part, avoit beſoin d'un chef vigoureux, qui oſât tout, pour réſiſter & ſe ſoutenir.

Arcadius n'en avoit ni le courage, ni la force.

Dans ce danger extrême; l'Impératrice

Eudoxie, joignant la force aux graces de la figure & à l'agrément de l'esprit, se rendit maîtresse absolue de l'Empereur, de la Religion, & de l'État; rien ne se fit dans l'Orient que par ses ordres : elle soutint l'Empire prêt à tomber.

Marguerite d'Anjou, fille de René d'Anjou, Roi de Naples, qui épousa Henri IV, eut tous les talens du gouvernement, & toutes les vertus guerrières. Elle prit un tel empire sur son mari, qu'elle regna sous son nom; mais sa fermeté irrita la nation angloise, qui résolut de changer de maître.

Richard Duc d'Yorck, profita de la fermentation des esprits, pour faire valoir ses droits à la Couronne.

Il se mit à la tête d'une armée, battit Henri IV, en 1455, à Saint-Alban, & le prit prisonnier.

La Reine Marguerite, d'autant plus courageuse que ses malheurs étoient grands, leva des troupes, délivra son mari, par une victoire, & entra en triomphe dans Londres.

Les rebelles ne furent point découragés; ils livrèrent bataille à la Reine, à Northampton, en 1460, le Comte de Warwick à leur tête. Marguerite fut vaincue; son mari fut fait prisonnier une seconde fois; & la Reine fugitive, courut de province en province, rassembla une armée de dix-mille hommes, marcha contre le Duc d'Yorck, le vainquit & le tua, atteignit Warwick & le battit complettement, en 1461.

Le Comte de la Marche, devenu Duc d'Yorck, par la mort de son pere, soutenu par Warwick, se fit couronner Roi d'Angleterre, sous le nom d'Édouard IV.

Marguerite fut plus que jamais dans la nécessité de se battre.

Les deux armées ſe trouvèrent en préſence à Santon, aux confins de la province d'Yorck. Ce fut là que ſe donna la plus ſanglante bataille qui ait jamais dépeuplé l'Angleterre.

Warwick fut pleinement victorieux; le jeune Édouard IV, fut affermi ſur le trône ; & Marguerite abandonnée paſſa en France, pour implorer les ſecours du Roi Louis XI, qui lui en refuſa.

Cette Princeſſe intrépide repaſſa en Angleterre , donna une nouvelle bataille , & la perdit encore.

Obligée de ſe réfugier chez ſon pere, elle revint bientôt pour dompter les rebelles; elle livra de nouveaux combats & fut faite priſonnière en 1471.

Enfin , après avoir ſoutenu dans douze batailles les droits de ſon mari & de ſon fils, elle mourut en 1482 , la Reine , l'épouſe & la mere la plus

héroïque & la plus malheureuse de l'Europe.

Batilde descendoit des Princes Saxons d'Angleterre, où elle fut enlevée étant encore fort jeune, par des Pyrates qui la vendirent en France à Grimoald, Maire du Palais; il la donna à sa femme, dont elle gagna le cœur & de tous ceux qui la connoissoient. Le Roi Clovis II, charmé de sa vertu & de sa beauté, l'épousa, & elle fut mere de Clotaire III, de Childeric II, & de Thiery I.

Après la mort du Roi, elle gouverna le Royaume avec applaudissement durant la minorité de Clovis III, son fils.

Ne se croyant plus nécessaire ni à son fils, ni à la nation, elle fonda les Abbayes de Chelles & de Corbie, & mourut à Chelles, où elle avoit pris l'habit de Religieuse.

Marie de Lorraine, fille de Claude de Lorraine, Duc de Guiſe, épouſa en 1538, Jacques V, Roi d'Ecoſſe, veuf de Magdeleine de France.

Arrivée en Ecoſſe, elle ſe fit aimer de ſon mari & de ſes ſujets.

En 1542; Jacques mourut huit jours après qu'elle fut accouchée d'une fille nommé Marie.

Veuve, elle s'occupa à élever ſa fille & à gouverner ſon Royaume en paix, malgré les troubles & les diviſions que les Anglois s'efforçoient de ſuſciter; &, avant de mourir, elle eut la conſolation de voir ſa fille Marie Stuard épouſer, en 1558, le Dauphin, qui fut depuis François II, Roi de France.

Marie de Valdemar, Reine de Dannemarck par ſon pere, devint Reine de *Suede*, par ſon mari & par ſon épée;

& mérita par sa valeur d'être nommée la Sémiramis du Nord.

Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, Roi de Suède, & seconde femme de Frédéric Prince de Hesse-Cassel, monta sur le Trône de Suède, le 31 Janvier 1719. Elle y parvint, non en vertu du droit de succession héréditaire; mais par le choix libre des États, qui rentrèrent alors dans leurs droits, après avoir aboli le pouvoir absolu.

Ulrique qui avoit gouverné la Suède pendant l'absence de Charles XII, avec une sagesse que ce Monarque ne put s'empêcher d'admirer, se voyant élevée sur le trône, employa tous ses soins, toutes les ressources de son génie, pour rappeller dans son Royaume la paix, & avec elle les arts, le commerce & l'abondance, & pour rendre à sa

nation, ses anciens droits, ses grands priviléges & sa puissance.

Elle étoit chérie, elle étoit adorée de ses sujets reconnoissans, & en mourant de la petite vérole à l'âge de cinquante-quatre ans, elle emporta dans le tombeau les regrets bien mérités des peuples.

Jeanne de Navarre, femme de Philippe-le-Bel, Roi de France, joignit la sollicitude de gouvernement aux honneurs de la Royauté, qu'elle tenoit de ses ancêtres, & dont le Roi son époux lui laissa toujours l'entier exercice.

Elle sçut, par ses soins, accompagnés d'une rare prudence, chasser & l'Arragonois & le Castillan de la Navarre, où elle maintint heureusement la paix, tant par la sagesse des Gouverneurs qu'elle y mit, que par la bonté des réglemens qu'elle y fit.

Elle

Elle eut toujours la premiere place auprès du Roi, non-seulement dans les conseils de politique & de finance; mais encor dans ceux où l'on traitoit de la guerre & des expéditions militaires. On l'a vue marcher en campagne à la tête d'une armée, forcer le Comte de Bar à s'humilier devant elle, & l'amener prisonnier à Paris.

Le trône de Portugal étoit occupé par le Roi d'Espagne, & Jean IV, Duc de Bragance, à qui il appartenoit par le droit de la naissance, redoutant la puissance Espagnole, n'osoit entreprendre de remonter sur le trône de ses peres.

Louise de Gusman, son épouse, belle, affable, courageuse, gagna l'amitié des Portugais, détermina la nation à secouer le joug Espagnol, & à reconnoitre son époux pour Roi.

Jean étoit effrayé du péril de l'entreprise : il hésitoit ; mais sa femme employant les forces de l'éloquence, de la grandeur d'ame & de la beauté, le détermina à monter hardiment sur le trône ; & par sa politique, ses conseils, son courage, elle sçut le soutenir contre les conspirations & les armées que l'Espagne employa contre lui, & transmettre le trône à Jean son fils, qu'elle défendit & qu'elle soutint pendant tout le tems de sa régence.

L'Histoire ne nous montre aucunes Souveraines aussi digne de l'amour des sujets, que le fut Elisabeth-Pétrowna. En commençant à régner sur un pays immense & sujet à tant de révolutions, elle eut, comme nous l'avons déja dit, l'humanité & la hardiesse de prononcer le vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle regneroit ; mais elle fit encore

plus ; elle reconnut que les droits ſur le ſel, qui étoient trop forts, portoient ſes ſujets à les frauder ; elle fit diminuer les droits, donner la liberté à treize ou quatorze mille malheureux détenus dans les priſons, pour les avoir fraudés, & en même tems, rendit toutes les confiſcations faites pour raiſon de ces fraudes.

Sa bonté paternelle éclata encore envers les débiteurs. Elle fit ſortir des priſons, & paya de ſes propres deniers les dettes au-deſſous de cinq cents roubles de plus de vingt-cinq mille infortunés.

La Ruſſie eut le malheur de perdre cette Princeſſe, ſi digne de l'immortalité ; elle mourut en 1662, agée de cinquante-deux ans.

La ſuperbe Angleterre, applaudi

encore à la grandeur de ſon Éliſabeth.

L'Empire de Ruſſie, créé par le Czar Pierre-le-Grand, périſſoit dans ſon berceau ſans les héroïnes qui lui ont ſuccédées. Elles ont remplacé avec gloire le premier des Monarques à qui les nations ont unanimement donné le titre de grand.

Notre ſiecle a vu comment dans la paix, dans le malheur, dans la proſpérité, les États héréditaires de la maiſon d'Autriche ſe ſont ſoutenues & embellis ſous les loix de l'Impératrice Marie-Thérèſe.

Ses grands talens, qui l'ont fait réſiſter au nombre, à la force & aux attaques violentes de ſes ennemis, lui ont donnés tous les titres à l'héroïſme, & ſes vertus, tous ceux à la vénération.

Après cet examen des actions des femmes dans toutes les situations, nous reconnoîtrons, sans doute, qu'elles ont reçues de la nature, avec la force & les graces du corps, la solidité, la finesse & les charmes de l'esprit, de même que le germe de toutes les passions.

Le grand & l'utile usage qu'elles ont si souvent fait de ces dons précieux, a déterminé les peuples les plus sages, les Philosophes, les Politiques, les Monarques les plus éclairés, à reconnoître qu'il étoit du devoir de l'homme de se les associer, & que la félicité particuliere & publique étoit essentiellement attachée à la plus intime association de récompenses & de punitions, de gloire & de honte, entre l'un & l'autre sexe. Nous allons suivre plus particulierement cette idée; mais n'examinons plus ce que les femmes sont,

ou devroient être chez nos voisins, bornons-nous à quelques réfléxions sur ce qu'elles sont & sur ce qu'elles pourroient être en France.

Fin de la Seconde Partie.

LES FEMMES

COMME IL CONVIENT

DE LES VOIR.

TROISIEME PARTIE.

DES Occupations, de l'état & du Pouvoir des Femmes en France.

CHAPITRE PREMIER.

OCCUPATIONS des Femmes en France.

DANS le rang le plus bas, soit dans nos campagnes, soit dans nos villes, les hommes & les femmes sont ensemble occupés à cultiver la terre, à élever les bestiaux, à préparer ou fabriquer des étoffes & des vêtemens, à employer leurs forces & leurs talens à secourir & à servir les enfans, les vieillards, les infirmes, les fainéants & les foibles.

On ne distingue point parmi eux, lequel de l'homme ou de la femme est le maître. Tous les deux le sont. Le pouvoir qui est commun ne se fait point sentir. C'est la force du corps & les dispositions de l'esprit qui distribuent les travaux ; ils ont les mêmes occupations, les mêmes récompenses, les mêmes plaisirs, les mêmes peines : tout est en communauté & en égalité.

Dans un rang un peu plus élevé, les femmes commencent à être moins nobles. Déjà elles ont la foiblesse de ne plus se croire en état d'être en communauté entiere de travaux avec leurs maris, qui de-là, se persuadent qu'ils doivent exercer sur elles quelques droits de domination.

Si nous montons encore à un rang

plus haut, nous trouvons des femmes avilies, qui n'ont plus pour partage que le détail ennuyeux de ce qu'on appelle les soins du ménage, sous les ordres & l'inspection de leurs maris; & celles qui ont des enfans, ont la charge de les élever, mais seulement jusqu'au moment où leur entendement commence à se développer. Alors elles ne sont plus jugées dignes de cette importante fonction; leurs enfans leur sont arrachés, & passent en d'autres mains pour recevoir des instructions.

Dans tous les rangs qui sont encore au-dessus de ceux-là, les femmes?... Hélas!... Dès le moment qu'elles sont meres, au risque de les faire périr, leurs enfans leur sont enlevés. Une femme du plus bas rang qu'on choisit & qu'on paye, les alaite & devient leur mere. Delà, ils sont confiés à des gouvernantes,

ensuite à des gouverneurs : à peines les meres ont-elles quelques moments pour les voir, pour connoître leur figure & pour que la leur en soit connue.

La plus belle & la plus importante occupation leur étant interdite, que leur reste-t il ?

Un Intendant a soin de leurs affaires, un Maître-d'hôtel de leur table ; leurs habitations, leurs meubles, leurs vêtemens, leurs parures, leurs équipages, leur sont fournis & entretenus, sans soins, sans travail de leur part, sans qu'elles sachent même par quels moyens elles jouissent d'une telle existence ; il ne leur reste donc que l'humiliante occupation de chercher à plaire aux hommes, en employant tout ce que l'art peut leur fournir de moyens capables d'embellir les charmes & les attraits, ou de corriger les difformités dont elles peuvent être frappées.

Cette unique occupation des femmes Françoises du premier rang, de chercher à plaire aux hommes par la beauté, les humilieroit, sans doute, s'il leur étoit libre d'en avoir d'autres; mais en examinant chaque état, on reconnoîtra qu'elles sont forcées à adopter ce systême, quelque humiliant qu'il puisse être.

CHAPITRE II.

État des Femmes en France.

DANS les différens genres d'occupations que donne l'agriculture, la fabrication, les métiers; je l'ai déjà dit, les hommes & les femmes sont en parfaite égalité de fonctions; chacun d'eux travaille suivant la nature de sa force & la disposition de son esprit.

Ce rang passe pour être le plus bas ; mais il a pour les femmes infiniment de noblesse.

Nous allons voir que dans les autres rangs, le rôle de la femme est plus dégradé, plus obscur, plus fait pour déplaire.

COMMERCE.

LES femmes qui passent pour être d'un rang quelque peu moins bas que le précédent, sont occupées dans les plus petites parties du commerce. Un grand nombre achète, transporte, échange, vend, & revend quelques productions de la terre, des arts, & des manufactures ; mais le commerce en grand, celui qui exige des spéculations, des correspondances, des dangers, des voyages, leur est entierement interdit par la loi impérieuse de l'usage.

FINANCE.

La Finance laiſſe très-peu d'occupation aux femmes ; les hommes s'y ſont emparés de toute la beſogne, de tout le lucre de la grande adminiſtration. Ils ont auſſi retenus à eux tous les grands emplois, & même ce qu'il y a de principal dans les moindres ; ils n'abandonnent aux femmes que quelques menus détails en ſous ordres, & en donnant caution, tels que ces petits bureaux de diſtribution de ſel, de tabac, de lettres, de papiers marqués.

Si, dans la Finance, le nombre des Fermiers-Généraux & particuliers, des Directeurs, des Receveurs, des Contrôleurs, des Commis, des Gardes, ſe monte à cent mille, cinq ou ſix cent femmes au plus y ſont pourvues des

moins lucratifs, des plus bas & des plus humilians emplois. Et comment peuvent-elles les obtenir? Souvent en basses suppliantes, &, quelquefois, par le honteux sacrifice de tout ce qu'elles ont de plus cher.

MAGISTRATURE.

DANS la Capitale, dans toutes les villes, & jusques dans les moindres villages, une portion considérable des principaux habitans est occupée dans différens tribunaux à administrer la justice. A la suite, & sous l'autorité de ces Magistrats, sont aussi occupés des Greffiers, des Avocats, des Procureurs, des Commissaires, des Huissiers, des Sergens, des Clercs, des Écrivains; & ils sont en si grande quantité, que, pour le bien public, on est quelquefois forcé d'en diminuer le nombre.

Dans cet état, qui donne une

occupation noble à quantité de citoyens, & une occupation lucrative à des légions d'hommes, les femmes n'ont aucun emploi.

Les différends même que les femmes ont entr'elles de quelles eſpèces qu'ils ſoient, ſont examinés par les hommes, jugés par les hommes.

Une femme injuriée, inſultée, frappée, attaquée dans ſes biens, dans ſon honneur, n'a point de femmes qui puiſſe plaider pour elle. C'eſt au tribunal des hommes, & par des hommes, que ſa cauſe eſt pourſuivie, défendue & jugée.

La Magiſtrature traite les femmes avec quelque bonté, quelque reſpect & beaucoup de douceur; elle n'exhorte pas les hommes à ſe ſéparer d'elles; elle ne

les injurie pas comme fait l'état Eccléfiaftique; mais, ainfi que lui, elle les humilie & les regarde comme indignes & incapables d'y être employées.

ÉTAT ÉCLÉSIASTIQUE.

TOUTES les fonctions qui ont quelque relation avec la Religion, font interdites aux femmes avec tant de févérité, qu'un enfant, fut-il le fils du plus vil des domeftiques, peut fervir à l'autel le Prêtre célébrant la Meffe; tandis que la plus belle, la plus inftruite & la plus fage des femmes, eft jugée indigne de cette petite fonction.

Une barrière, gardée par un foldat armée, fépare les femmes du fanctuaire & les tient loin des Autels & de leurs Miniftres.

Elles ne peuvent s'approcher de ces

hommes dévoués au culte de Dieu dans nos temples, qu'en se prosternant à leurs pieds en criminelles qui vont être jugées.

Continuellement ces Ministres, leurs ennemis déclarés, élevés dans la tribune, prononcent contr'elles, devant le peuple assemblé, les invectives les plus atroces. Ils exagèrent leurs défauts; ils leur supposent des vices, &, à voix redoublée, ils publient que leur société est dangereuse pour le salut, qu'on ne peut être heureux dans ce monde & dans l'autre, si on ne se détermine pas à se séparer d'elles.

Cet état donne le premier rang à des milliers d'hommes, que des revenus immenses entretiennent dans la plus grande opulence. Un très-petit nombre d'entr'eux mérite, par ses services utiles

& néceſſaires, une portion de ces revenus ; mais le plus grand nombre, à cauſe de ſon inutilité abſolue, ne mérite ni l'honneur de ce premier rang, ni la poſſeſſion de ce qui y eſt attaché. Enfin cet État Eccléſiaſtique, qui entretient de toute part, dans les plus grandes & les plus belles habitations du Royaume, avec des revenus immenſes, des centaines de milliers d'hommes, n'a pour les femmes que quelques priſons éparſes ça & là, mal fondées, mais bien fermées, dans leſquelles elles ne ſont reçues qu'en fourniſſant une dot dont le produit ſuffiſe à les vêtir, les nourrir, & entretenir leur clôture.

ÉTAT MILITAIRE.

DANS l'État Militaire, tous les hommes paroiſſent ne ſervir la patrie, n'acquérir de la gloire, que pour

conquérir le cœur des femmes & ſe rendre digne d'elles ; &, à leur tour, les femmes, qui, la plupart veulent eſtimer pour aimer, ſe font gloire de ſe livrer à une reconnoiſſance généreuſe & ſans bornes envers les héros qu'elles ont enflammés.

On croiroit, que cet État Militaire, que les femmes aiment, qu'elles préfèrent à tous les autres, leur procure de l'occupation, de la fortune, des diſtinctions, de la gloire. Cependant elles ne peuvent y obtenir aucune de ces jouiſſances, le Gouvernement actuel a malheureuſement établi pour elles une éducation ſi foible & ſi mauvaiſe, qu'en leur laiſſant le deſir de partager la gloire des défenſeurs de l'État, elle leur a ôté la force & la liberté de concourir elles-mêmes, à ce partage. Il eſt pourtant agréable de voir que le plus beau des

François, s'il eſt un lâche à l'armée, devient un monſtre que toutes les femmes rejettent avec horreur. La loi d'être brave, cette loi ſuperbe, que les femmes impoſent aux guerriers, allume en eux un feu qui contribue infiniment au brillant de leur valeur. En un mot, les femmes ſont l'ame de nos armées, quoique l'on n'y en ſouffre aucunes, elles ne ceſſent de faire tout ce qui eſt en leur pouvoir, pour exciter les hommes auxquels elles ſont le plus attachées, à mériter par leurs actions la gloire des diſtinctions perſonnelles, quoiqu'elles n'y ayent aucune part.

CHAPITRE III.

Pouvoir des Femmes en France.

LES femmes, nous n'en pouvons douter, ont reçue de la nature les mêmes dons que les hommes, & lorsqu'elles ont eu la liberté d'agir, elles les ont égalés dans les actions qui demandent de la force, de l'esprit, du jugement, du courage, des vertus. Cependant nous venons de voir, qu'en France par la force des loix, des coutumes & de l'éducation ; les femmes sont sans rang, sans état, & sans occupations. Nous devons juger, qu'elles y gémissent sous le poids de l'inaction, de la soumission, de l'avilissement ; mais la nature, outragée par la barbare injustice des hommes, fournit aux femmes,

pour les dédommager & les venger, les moyens de rentrer dans leurs droits, par l'empire réel que leur donnent la vertu, la beauté, & le talent de plaire.

En France, les Miniſtres des Autels, paroiſſent être les ennemis déclarés des femmes. Par état, ils les outragent en public; mais, en particulier, ils ne peuvent réſiſter à leurs charmes.

Elles ne ſont point ſur le trône; mais on les voit gouverner les hommes qui y ſont aſſis.

Elles ſont excluses du gouvernement; mais on les voit diriger les Miniſtres, ſe faire obéir des Sénateurs, & élire les Généraux.

Elles ne peuvent paroître dans l armé

armées ; mais elles en font l'ame ; & c'est pour se rendre dignes d'elles, que la plupart des guerriers y poursuivent la gloire.

Le Temple de Thémis leur est fermé ; mais, par des chemins secrets & sûrs, qu'elles connoissent, elles y pénètrent & y font sentir leur puissance.

Le Financier, dur, avare, & habitué, par état, à toujours recueillir de l'or, si riche qu'il devienne, abandonne sa fortune aux femmes qui veulent l'enflammer & le dépouiller.

Le Commerçant avide trouve cependant son bonheur à leur prodiguer les fruits de ses travaux.

Elles ne sont chargées d'aucunes

affaires ; mais elles ſe trouvent mêlées dans toutes.

Elles n'ont aucun rang ; mais elles reglent tous les rangs.

Elles n'ont point de diſtinction, mais elles en décorent qui leur plait.

Elles n'ont aucuns emplois ; mais elles les diſtribuent.

Elles n'ont aucunes fonctions ; mais elles font tout mouvoir à leur gré, & chacun leur rend des hommages.

Il eſt, ſans doute, ſujet à bien des fautes & des foibleſſes le gouvernement, ou ceux ; qui, par les loix, ſont deſtinés au ſilence, à l'inaction, à l'obéiſſance, peuvent réuſſir, par la voix

de la séduction, à s'emparer du pouvoir de tout ordonner & de tout soumettre.

Je ne prendrai point l'imprudente liberté de détailler ici les dommages que le peuple François souffre d'une administration dans laquelle les femmes, qui n'y ont aucun emploi, influent très-puissamment par la force de la séduction ; mais je crois pouvoir proposer un moyen qui me paroît propre à rendre l'administration meilleure.

Qu'on se rappelle, qu'on médite cette suite d'observations que je viens de rassembler, je crois que, frappé de leur vérité & de leur force, on concourra au succès du plan que je vais donner, pour rendre les femmes Françoises toujours utiles, & jamais dangéreuses, en les associans aux décorations personnelles de leurs maris : justice & bon-

mage qu'elles méritent à tant de titres ; établiſſement heureux, qui augmentera néceſſairement le zèle du peuple François pour la gloire, & ranimera les dons que la nature lui a prodigués pour l'acquérir.



CHAPITRE IV.

Des Ordres de Chevalerie & des Décorations des Chevaliers.

DE tout tems, & chez tous les peuples, les décorations personnelles & visibles ont été d'un grand usage.

De tous les siecles, tous les Souverains qui ont existés, & ceux qui existent, reconnoissent unanimement que pour porter les hommes aux actions utiles, le moyen le plus certain est l'appas des décorations personnelles.

Des anneaux, des bracelets, des écharpes, des chaînes, des éperons, des épées, des croix, des vêtemens ont été employés à ce grand usage : on les a toujours recherchés, & ils ont toujours

produits un bon effet, lorſque cet aliment des vertus ſociales a été ſagement adminiſtré.

Le titre le plus magnifique n'imprime rien ſur celui qui en eſt honoré. En France, un ſimple Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, reçoit des honneurs public, des reſpects, de la conſidération, des égards; tandis que le Duc, qui n'a point de décorations extérieures, reſte confondu dans la claſſe du peuple.

L'État Écléſiaſtique, malgré ſa morale & ſes principes, n'a point méconnu la force & l'utilité des décorations extérieures; il en a fait lui-même le plus grand uſage.

Des couronnes, des mîtres, des anneaux, des croix, des habillemens, diſtinguent du reſte des hommes ceux

qui sont dévoués au culte des autels.

Dans cet état, depuis l'enfant-de-chœur jusqu'au Pape, tous ont leur décoration particuliere, qui fait connoître leur rangs, leurs titres, leurs fonctions ; qui fixe la mesure des égards qu'on leur doit ; & force les individus à être, ou à paroître réguliers observateurs de leurs devoirs.

La France n'a point négligé ce moyen puissant de créer & d'entretenir des honneurs utiles. Les décorations personnelles & visibles que les Rois ont établies, y ont toujours été d'un effet plus grand & plus éclatant que dans tous les autres États de l'Europe.

Les Ordres du Roi & l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, ont toujours tellement ébloui les yeux des

François, que les plus grands Seigneurs ont oublié les prétentions de leur naissance, ont reprimé tous leurs desirs, & n'ont plus eu d'autre ambition que celle de mériter des cordons & des croix. Cela les a rendus tranquiles, zèlés & fideles pour le service de la nation & de son chef; & , peut-être que, sans la crainte d'être exclus de l'honneur de cette distinction personnelle, plusieurs auroient dérogé de la vertu de leurs ancêtres, par des actions ou des mœurs indignes d'eux.

Les grands progrès qu'ont faits en France les Sciences & les Arts, la Philosophie & le Luxe, auroient, sans doute, altéré le devouement de la Noblesse au service militaire sans l'institution de l'Ordre de Saint-Louis.

Le desir d'obtenir la Croix de cet

Ordre a fixé la valeur & la gloire dans les armées Françoiſes. Depuis le peuple jusqu'à la Nobleſſe du plus haut rang, les François en foule ſacrifient la jouiſſance des plus belles années de leur vie, uſent leur fortune, altèrent leur ſanté, s'expoſent au danger évident d'être mutilés ou tués, deviennent les plus intrépides défenſeurs, & les plus généreux martyrs de la patrie, & ſe croyent magnifiquement récompenſés, ſi, pour prix de ſi grands ſacrifices, ils obtiennent d'être décorés de la Croix de Saint-Louis.

C'eſt au déſir de mériter la décoration de l'Ordre de Saint-Michel, qui eſt deſtiné aux François qui ſe diſtinguent dans les Sciences & dans les Arts, que nous devons ces hommes célèbres, qui, par leurs ouvrages, ont contribués à étendre la gloire & la langue françoiſe

dans toute l'Europe, & qui ont attiré en France cette grande quantité d'étrangers, qui y viennent admirer, étudier & payer nos ouvrages.

Si des Artistes inutiles ou nuisibles, si des histrions, des gens subitement enrichis dans la finance, joignant la souplesse & la bassesse à leurs talens inutiles ou dangereux, n'avoient pas été quelquefois décorés de la Croix de cet Ordre; s'il n'en eut pas été terni, le bon effet qu'il a produit, auroit été plus grand & plus durable.

Qu'on ne donne la Croix de cet Ordre qu'à des Bouchardon, à des Pigale, à des Soufflot, à des Perronet, à des Vaucansons : l'honneur de la porter animera quantité de François, qui se rendront célèbres dans les Sciences &

dans les Arts, & qui illustreront & enrichiront la France.

En France, la Magistrature est placée entre le Souverain & le peuple, pour être utile à l'un & à l'autre. Elle est noble par ses fonctions; elle est continuellement occupée, & ne cesse point de mériter par ses services, ses mœurs & son désintéressement, le respect & la reconnoissance de la Nation; cependant il n'y a aucun ordre institué pour décorer aux yeux du public les Magistrats illustres.

Sans doute, que toujours occupés de l'importance de leurs fonctions, les Magistrats se sont contentés de la satisfaction & de la gloire de s'en bien acquitter, & n'ont jamais demandé d'autres récompenses; sans doute, que nos Rois ont jugé que des hommes qui d'eux-

mêmes ſe dévouoient avec nobleſſe & avec déſintéreſſement à des occupations continuelles, publiques & importantes, n'avoient pas beſoin de l'encouragement des honneurs & des récompenſes ; cependant la Nation ſemble déſirer que ſes premiers, ſes grands Magiſtrats ſoient reconnus à des décorations perſonnelles, pour qu'en toute occaſion, les devoirs de reconnoiſſance & de reſpect qui leur ſont dus, leur ſoient toujours rendus.

CHAPITRE V.

Des Distinctions qu'ont les Femmes en France.

NOUS avons vu que les femmes en France n'ont ni rang, ni titres, ni fonctions, dans l'administration, dans l'Église, dans la Magistrature. Voyons si on leur accorde quelques distinctions, qui marquent à quel rang, à quelle dignité, à quel Ordre de Chevalerie elles tiennent, par les hommes auxquels elles sont unies par le lien conjugal.

Dans l'enceinte du Palais, habité par le Souverain, on trouve quelques femmes qui sont distinguées par la forme d'un habillement, qu'on a rendu le plus singulier & le plus majestueux qu'il a été

possible, même sans considération de l'aisance & de la santé ; cependant les femmes qui ont le privilège de porter ce vêtement à la Cour des Rois, ne se distinguent point entr'elles, ni aux yeux du public. Celles dont les maris sont décorés de quelques cordons, ne se reconnoissent point d'avec celles dont les maris n'ont point mérité l'honneur de cette décoration.

Dans nos temples, dans nos promenades publiques, dans nos spectacles, dans la capitale, dans les provinces, dans les voyages, chez les étrangers, les femmes des Fermiers-Généraux & des hommes riches quels qu'ils soient, & celles des Maréchaux de France, des Chevaliers des Ordres, des hommes les plus illustres de la Nation, n'ont rien de personnel, qui les distinguent. On a vu, à Venise, Madame la...., femme

d'un Procureur au Parlement de Paris, voyageant avec un Financier, son ami, ouvrir le bal avec le Prétendant d'Angleterre, dans une fête publique. Elle étoit jeune & belle ; son pélerin riche l'avoit embellie par des diamans d'un grand éclat, & lui faisoit prendre un nom propre à la faire passer pour une Françoise du premier rang ; comment ne pas y être trompé ?

Le nombre des domestiques, la livrée, les armoiries, la magnificence des vêtemens, celle des voitures, la quantité de chevaux qui les fait mouvoir, ne sont point des distinctions personnelles. A chaque instant, on prend la femme d'un homme riche pour celle d'un grand Seigneur, la femme de chambre pour la maîtresse, sur tout, si elle est d'une plus belle figure.

Toutes les femmes, depuis celles des

Princes, jufqu'à celles des claffes inférieures, jufqu'à celles, qui, par leur genre de vie, font indignes d'être admifes dans aucunes, font vêtues faftueufement, ou modeftement, comme bon leur femble; rien ne les fait connoître, parce que rien ne les diftingue. Cette indiftinction eft fi générale, qu'on voit le peuple ne point diftinguer, même la Reine, quand elle eft environnée d'autres femmes, & demander laquelle de toutes celles qu'il voit eft la Reine, fur laquelle il veut arrêter fes regards, & defire de fixer fon cœur.

L'Églife donne des décorations perfonnelles à quelques femmes. La même croix décore les Cardinaux, les Evêques & les Abbeffes, & des habillemens différens font diftinguer de quel ordre religieux elles font; mais toutes ces

femmes ainsi distinguées, sont enfermées, recluses.

On voit quelques femmes porter la Croix de Malthe, distinction qui leur est donnée en reconnoissance des services que leurs ancêtres ont rendus à cet Ordre Militaire, & pour entretenir dans l'Europe le desir de lui être utile.

Plusieurs peuples ont des Ordres de Chevalerie pour les femmes; mais les François, qui paroissent rendre aux femmes les plus sincères devoirs d'attachemens, d'égards & de respects, n'ont pour elles aucunes de ces décorations personnelles.

On publie qu'en France, les femmes jouissent de tout; qu'elles y sont excessivement honorées. La France, dit-on,

est le paradis des femmes ; cependant il n'y a point de peuples chez lesquels réellement & de fait, elles soient si indignement méprisées & maltraitées, quoi qu'elles soient supérieures à toutes les femmes de l'Europe, par les agrémens & les charmes de la nature, de l'esprit, & de l'art.

Les grands & les utiles effets que produit en France la décoration des Ordres de Chevalerie qui y sont établis, sont trop vrais & trop connus, pour m'arrêter encore à les faire remarquer.

Il est de même inutile de faire connoître avec quel ardeur & quelle constance tous les François s'éfforcent de mériter d'être honorés de la décoration de ces Ordres. Toute la Nation voit les égards, les distinctions & les respects qu'obtiennent ceux qui en sont revêtus.

Fixons notre attention ſur ce qui arriveroit dans la Nation Françoiſe, ſi elle ſe déterminoit à donner aux femmes les mêmes décorations des Ordres de Chevalerie dont leurs maris ſeroient honorés en récompenſe de leurs vertus, de leurs talens & de leurs ſervices.

Je vais donner un plan de cet établiſſement en faveur des femmes & quelques obſervations ſur ſon utilité.

CHAPITRE VI.

Plan d'un Établissement qui associera en France les Femmes à la gloire de leurs Maris, en leur donnant les mêmes Décorations des Ordres de Chevalerie dont ils seront honorés.

QU'ON maintienne & qu'on établisse en France des Ordres de Chevalerie pour honorer & distinguer les François, qui seront jugés dignes de cette reconnoissance nationale, par leurs vertus, leurs talens & leurs services, soit dans les Arts & les Sciences, soit dans la Magistrature, soit dans les Armées, soit près du Trône.

Que toutes les femmes, dont les

maris auront mérités, ou mériteront d'être Chevaliers de l'un de ces Ordres, reçoivent comme eux, & jouissent personnellement avec eux des mêmes décorations de leur Chevalerie.

Que le Roi soit le chef de chaque Ordre de Chevalerie, & qu'il ait seul la puissance de créer les Chevaliers.

Que les réceptions des Chevaliers & de leurs femmes, & leurs installations dans le rang, les priviléges & les décorations de la Chevalerie, soient toujours faites avec beaucoup de solemnité & de publicité, par le Roi, ou par un ancien Chevalier, en son nom & par son ordre,

Que la femme qui épousera un homme déja honoré d'un ordre de Chevalerie, étant aux pieds des Autels, &

CHAPITRE VII.

Observations sur les avantages de cet Établissement.

ARRÊTONS-nous à observer le bien que feroit en France cette communauté de gloire & de distinction personnelles entre l'homme & la femme.

Quantité de François distingués par un Ordre de Chevalerie restoient célibataires, parce que la médiocrité de leurs fortunes les y forçoit.

Les femmes, qui n'avoient rien à prétendre aux décorations de la Chevalerie, n'avoient aucune raison de désirer de s'unir avec un homme décoré

&

& pauvre ; elles en avoient au contraire de très-fortes pour s'y refuser. Aussi-tôt cet établissement, ces hommes précieux trouveront à s'unir à des femmes riches, qui pensent noblement ; ils ne mourront plus entièrement pour l'État ; d'eux se perpétueront des races qui continueront à lui être utiles.

. . . .

Les femmes du plus haut rang & celles des rangs infiniment au-dessous, les plus vertueuses & les plus déréglées étoient également inconnues du public ; cette confusion, défavorable aux mœurs, disparoîtra.

. . . .

Les richesses, fruits ordinaires des caprices de la fortune, fréquemment celui des actions les plus basses, & quelquefois, celui des fourberies & des rapines les plus criminelles ; les ri-

cheſſes oſoient entreprendre, & ſouvent avec ſuccès, d'uſurper la conſidération, les égards, les honneurs, même les reſpects dus aux vertueux Citoyens, qui, généreuſement, ſacrifioient leur fortune, & même riſquoient leur vie dans des occupations utiles à la proſpérité publique. Par cet établiſſement, les richeſſes perdront néceſſairement leur valeur uſurpée ; le riche inutile, reſtera riche ſans conſidération, & le riche malfaiſant ſera mépriſé & rejetté de l'honnête citoyen, pauvre & bienfaiſant ; la vertu rentrera dans ſes droits, & produira, pour la gloire & la proſpérité de la Nation, des fruits que les tréſors des riches ne lui auroient jamais donnés.

Les femmes qui n'avoient ni rang, ni fonctions, ni décorations perſonnelles, n'étoient occupées dans la ſo-

ciété, qu'à intriguer, plaire & séduire par tous les moyens qu'elles imaginoient propres aux succès de leurs vues. Étant unies par cet établissement en société de gloire avec leurs maris, elles s'occuperont uniquement de leurs mœurs & de leurs actions auxquelles leur propre illustration sera intimément liée.

Dès ce moment, quelle est la femme qui n'emploira pas auprès de son mari toute la force que pourront lui donner sa beauté, ses charmes, son esprit, ses exhortations, ses secours, pour qu'il se rende digne d'être Chevalier, & qu'il ne se livre jamais à des actions qui puissent leur arracher leurs distinctions communes ?

Dès ce moment, toutes les mères se livreront au soin de donner à leurs en-

sans une éducation propre à faire naître en eux des talens, & à leur inspirer des vertus qui puissent un jour les rendre dignes de la Chevalerie.

Les femmes, par l'effet de l'éducation, restoient sans force, sans talens, sans moyens acquis pour pratiquer les vertus dont elles sont naturellement capables. Par cet établissement, leur éducation changera. Bientôt elles acquéreront la force qu'ont eu dans toutes les situations les femmes illustres dont nous avons vu & admiré les action.

Les Ordres de Chevalerie ainsi établis en France deviendront plus précieux, plus désirables, & plus utiles; ils y attireront de nouveaux habitans; ils y renouvelleront, ou ils y feront naître chez tous les François de l'un

& l'autre ſexe, cette eſpèce d'ambition qui eſt le vrai principe de l'élévation des Nations & les ſoutien ſolide de leur grandeur.

CHAPITRE VII.

Examen des Inconvéniens.

JE conviens que, par l'établiſſement de cette communauté de diſtinction entre l'homme & la femme, ils ſeront l'un & l'autre moins recherchés dans leurs vêtemens & leurs parures; c'eſt-à-dire que cet établiſſement diminuera le luxe.

Mais les plus ſages Politiques, reconnoiſſent que le luxe, néceſſaire & utile dans les grandes Monarchies, devient un mal dangereux lorſqu'il y eſt porté à l'excès.

Je crois que l'établiſſement que je propoſe, corrigera l'excès du

luxe, & ne détruira pas le luxe même.

Je conviens encore, que cette diminution du luxe, portera du préjudice dans toutes les parties du commerce, qui ont pour objet, & pour aliment, la magnificence des vêtemens, & la variété & l'agrément des parures.

Il faut encore que je convienne, que cette diminution de luxe & de commerce de marchandises de luxe, causera nécessairement une diminution dans le produit des impôts dont ils sont chargés.

Je sens que ces considérations ont pû paroître très-importantes aux Commerçans, aux Financiers, aux Administrateurs, qui ne reconnoissent d'autres forces dans une

Monarchie, que celle des Richesses, & qui ne travaillent que pour les accumuler; & peut-être que ce sont eux, qui ont eu le credit de tenir jusqu'à-présent tous les François de l'un & de l'autre sexe, dans l'usage d'être publiquement méconnus, & par-là, dans l'obligation de s'assujettir au luxe, à la magnificence & aux impôts, pour paroître dans ce cahos, l'un plus que l'autre, ou l'un autant que l'autre.

J'observe de plus; que les pertes du commerce, alimenté par le luxe excessif, seront en partie réparées par les gains plus considérables que fera le commerce de marchandises solides & nécessaires.

Si les fabriques d'étoffes, très-magnifiques & très-chères, diminuent,

celles des étoffes moins chères & moins magnifiques, augmenteront dans la même proportion.

D'ailleurs, il est un dédommagement inapréciable.

Il arrivera de cette diminution du luxe, du commerce de luxe, & du produit des impôts sur le luxe, que les Chevaliers des Ordres soutiendront plus facilement l'éclat que doit avoir leur rang ; que les dépenses du luxe ne leur étant plus d'une absolue nécessité, ils ne seront plus forcés de rester célibataires pour les soutenir, & qu'ils ne craindront plus les dépenses excessives des femmes auxquelles ils s'uniront. Alors les maisons des Citoyens distingués par leurs utiles & nobles services dans les Sciences &

les Arts, dans la Magistrature, dans les armées, & près du trône, se soutiendront, se multiplieront, & on verra éclorre une moindre quantité de ces maisons, qui ne devant leur naissance & leur première existance qu'à des alimens grossiers & souvent vicieux, doivent rester longtems à s'épurer, pour parvenir à être des Citoyens dignes de la Chevalerie.

On pourra craindre, que les femmes décorées d'un Ordre de Chevalerie, ne deviennent d'une hauteur, d'un orgueil, d'une fierté poussé jusqu'au dédain, jusqu'à l'impertinence, & que ce changement ne mette la division, le trouble & beaucoup de désagrément dans le commerce des sociétés.

Communément les femmes qu'on

voit aujourd'hui orgueilleuses, hautes, fières, dédaigneuses, impertinentes, sont des femmes nouvellement enrichies, parvenues, ou qui se sont honteusement mésalliées. Par défaut d'éducation, de sentimens, & de jugement, elles croyent réussir à couvrir des défauts qui les humilient, par des défauts extérieurs, qui les font détester, sans les faire méconnoître.

D'un autre côté, c'est à l'accueil toujours honnête, toujours sagement proportionné, & jamais humiliant, qu'on a toujours connu, & qu'on reconnoit encore les femmes qui sont véritablement d'un sang illustre & sans taches.

D'après ce fond de caractère,

que nous reconnoiſſons aux femmes peut-on préſumer que celles dont le rang ſera connu & fixé par des décorations extérieures, s'expoſent à être méſeſtimées & rejettées, par les vices & les défauts d'un orgueil & d'une fierté inutiles?

Il y a lieu de croire, au contraire que cet établiſſement détruira les vices & les défauts de l'orgueil, de la vanité, des prétentions, des rivalités, & qu'il forcera toutes les femmes à n'avoir plus d'autres intérêts dans la ſociété que celui de s'y faire eſtimer & aimer, en y étant toujours honnêtes & toujours vraies.

On pourra craindre que ces décorations honorables, qui feront diſtinguer les femmes des Chevaliers, ne

éveillent chez toutes les femmes leur mbition naturelle, qui les porte à élévation ; & qu'elle ne devienne xcessive, au point de troubler l'union onjugale & la paix dans les maisons es citoyens qui ne seront pas Cheraliers de l'un des Ordres.

Je conviens que cette crainte est fondée ; mais on sçait que la Nation la plus florissante sera toujours celle où l'ambition qui a un objet louable & utile pour but, est dans la plus grande activité.

CONCLUSION.

Je m'arrête : je crois avoir réussi à faire mieux connoître à mes Lecteurs les vertus & les talens que les femmes ont reçues de la nature & de l'éducation ; & à leur démontrer qu'il seroit avantageux qu'elles fussent en société de fonctions & de gloire avec les hommes auxquels elles sont unies par le lien conjugal.

Henri Tranerlob, mort à Mayence, dans le quatorzième siècle, avoit inséré dans ses livres des éloges flateurs pour les femmes. A sa mort, les femmes de Mayence, en deuil, portèrent son corps, depuis sa maison, jusqu'à la grande Église, où ses funérailles se firent à

leurs dépens, avec une grande magnificence. Elles versèrent de leurs meilleurs vins sur son tombeau, & ajoutèrent à cette singulière marque de leur reconnoissance, des éloges, des gémissemens & des larmes.

Franvenlob, en donnant des éloges flatteurs aux femmes, a mérité de leur reconnoissance; moi, qui ai fait connoître les vertus des femmes par leurs actions, je crois avoir aussi mérité de leur part quelque reconnoissance.

Fin du second & dernier Tome.

TABLE

Des Chapitres contenus dans le Second Volume.

Fin de la Table du Tome Second.

